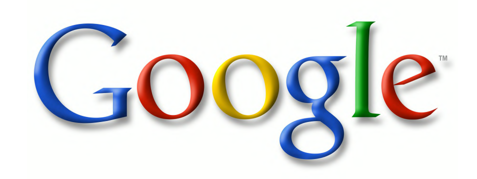
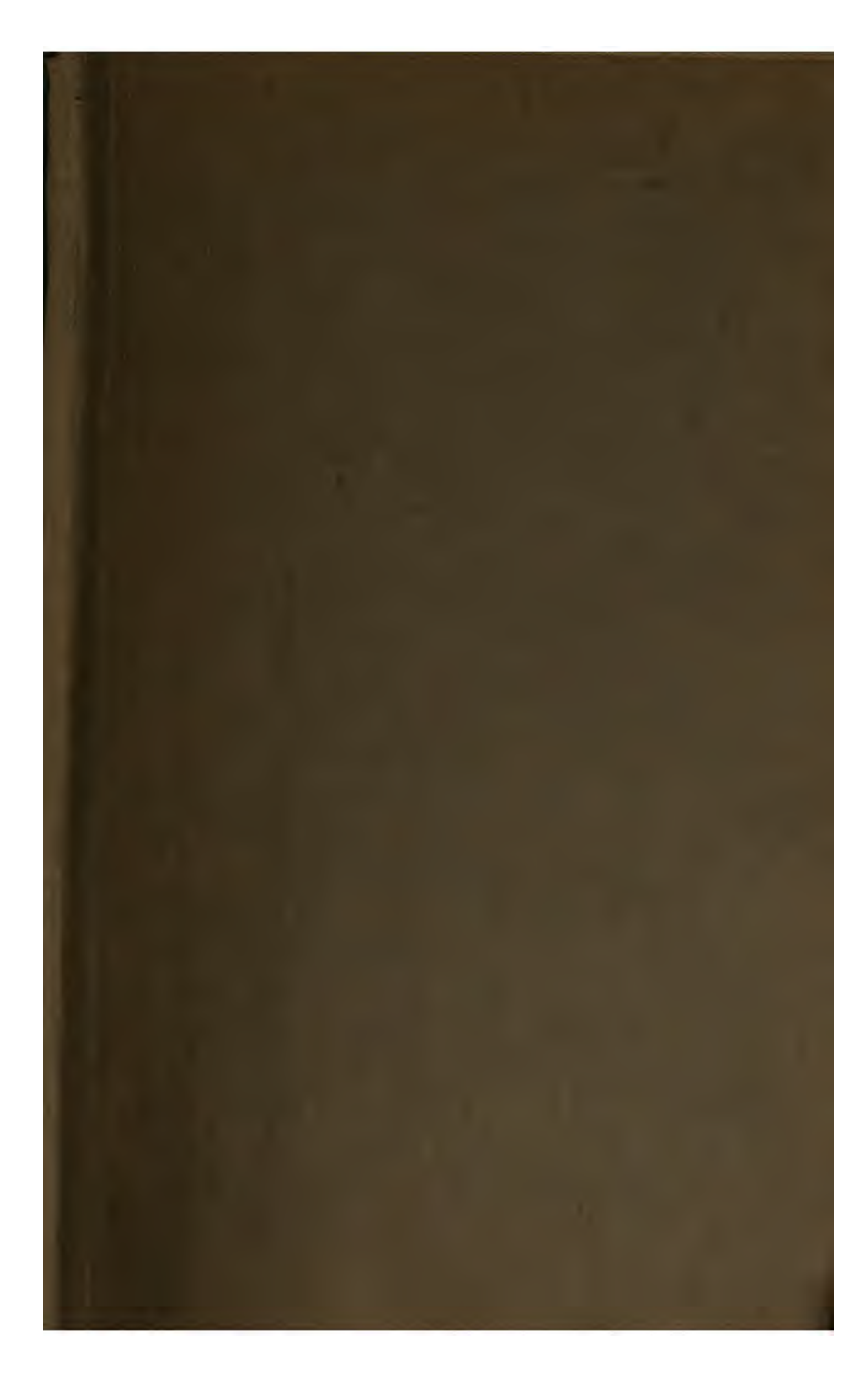



SE TAIRE ET FAIRE



BIBLIOTHÈQUE DE CRITIQUE RELIGIEUSE

Lendemains d'Encyclique

PAR

CATHOLICI

PARIS
LIBRAIRIE CRITIQUE
ÉMILE NOURRY
14, rue Notre-Dame-de-Lorette, 14

1908

Réponse à l'Encyclique Pascendi Dominici de ~~Léon~~ Pie X, du 8 sept. 1907, réponse éloquente qui a fait une profonde impression sur ceux qui sont engagés dans le modernisme.

H.V.

LENDEMAINS D'ENCYCLIQUE

BIBLIOTHÈQUE DE CRITIQUE RELIGIEUSE

Lendemains d'Encyclique

PAR

CATHOLICI, pseud.

Fortior omnibus veritas

PARIS
LIBRAIRIE CRITIQUE
ÉMILE NOURRY
14, Rue Notre-Dame de Lorette, 14

1908

DÉDICACE

Aux prêtres méconnus et humiliés — frappés sans défense — qu'un interdit *brutal empêche chaque matin de consacrer le pain et le vin en souvenir du Seigneur ;*

Aux maîtres des Universités et des Séminaires qu'on a séparés de leurs élèves, dont les livres ont été flétris, et qui ont eu leur vie intellectuelle brisée ;

Aux jeunes gens ardents et aimants qu'un grand rêve d'idéal avait arrachés d'auprès de leur père et de leur mère, qui entendaient proche d'eux la voix du Maître les appeler, et que des hommes parlant au nom de Jésus ont repoussés de l'autel ;

Aux religieux vieillis sous le froc qui n'avaient rien gardé pour eux de ce que Dieu leur avait donné, et qui, parce qu'ils ont mieux aimé obéir aux ordres de leur conscience qu'aux ordres de leurs supérieurs, ont dû s'en aller de la pauvre cellule choisie à vingt ans ;

Aux chrétiens sincères et généreux qui ont averti les hommes d'Eglise que les esprits ne sont plus adaptés au Christianisme et que le Christianisme n'est

plus adapté aux esprits : que l'esprit de mensonge et l'esprit d'immobilité irritent les intelligences, que l'esprit de domination et l'esprit d'avarice froissent les cœurs, — et que les hommes d'Eglise n'ont pas voulu entendre ;

Aux enquêtés, aux calomniés, aux persécutés de l'Inquisition lamentable du Pape Pie X, — aux suspects, aux excommuniés et aux troublés de la grande Fraternité chrétienne ;

Aux disciples du Maître qui ont rendu témoignage par devant les Chefs de la Synagogue à la Vérité et à la Justice, qui ont souffert dans leur corps et dans leur âme, — et qui souffriront sans murmure et sans rancune, pour l'amour de Jésus et de son Evangile béni ;

A tous ceux qui deux fois cette année, à la Voix de Rome, ont baissé le front, désolés et impuissants, et qui n'auraient pas voulu rougir de leur vieille mère ;

Quelques-uns de leurs humbles frères dédient, en des jours sombres, ces pages de tristesse et de vérité.

Paris, 8 décembre 1907.

PRÉFACE

Fortior omnibus veritas.

Est-ce que Rome, une fois de plus, vient de parler pour ne rien dire ? On l'aurait cru à entendre les premières réflexions de ces Catholiques que les Jésuites de la *Civilta* et Pie X ont voulu flétrir en les nommant « Modernistes »; qu'on aurait appelés des «libéraux» en d'autres temps et si l'Eglise, en France, n'avait pris à son compte au moins l'enseigne et les formules sonores de l'*Action libérale* ; — qui, eux, laissent dire et ne réclament que le droit de garder ce qu'ils peuvent de leurs croyances religieuses et sans être obligés pourtant de s'abêtir, de s'exiler de la pensée et du travail de leurs contemporains, et de partir en émigration chez les hommes du XIIIe siècle.

Le Syllabus ? — Mais, observent-ils, comment donc ! les *Ultramontains* les plus féroces, éclairés tardivement par l'expérience, n'ont-ils pas dû eux-mêmes convenir qu'on s'était un peu exagéré, il y a quarante ans, la portée du premier Syllabus,

du grand, du vrai, celui de Pie IX ? L'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, qui n'était pas sot, en avait déjà et tout de suite transfiguré les significations les plus archaïques et les plus provocantes. Mais il a fallu depuis, pour dégager davantage l'Eglise, procéder à des opérations autrement radicales. On a dû volatiliser les lourdes doctrines, assourdir beaucoup le fracas glorieux des quatre-vingts anathèmes. Savait-on même au juste ce qu'il en restait sous Léon XIII ? Et assurément le nouveau Syllabus, le pseudo-Syllabus, — Rome n'aime pas ce nom, — le petit, celui des soixante-cinq propositions « réprouvées et proscrites », ne peut pas prêter un seul moment aux illusions du lointain catholicisme de 1864. « Document d'une espèce toute différente », écrivait quelques jours après sa publication un archevêque savant et qui ne rougit pas de la science, le décret *Lamentabili* est un simple décret de Congrégation romaine « dans l'accomplissement de sa fonction propre qui est d'exercer dans l'Eglise une sorte de *police doctrinale* ». Et chacun sait que les décrets de la Congrégation en question — qui n'est autre que *la Sainte Inquisition Romaine et Universelle* — n'ont pas été toujours très prudents ni très heureux. Ils n'ont pas, au XVIIe siècle, empêché la Terre de tourner et Galilée d'avoir raison d'un Pape et de tous ses cardinaux ; ils n'ont pas même réussi, en 1897, à sauver le fameux verset des « trois témoins célestes » — le *Comma Johanneum* —

des coups indiscrets de la critique ecclésiastique. Le document est curieux comme expression des enseignements encore en faveur à Rome, après l'immense travail qui s'est accompli dans toutes les Eglises sur la Bible ; mais il n'a pas la surface voulue pour compromettre l'autorité de la Papauté ni moins encore celle de la Catholicité. Il est de fait, d'ailleurs, que de cette incohérente suite de propositions, beaucoup, sous la forme qu'on leur a donnée, n'ont jamais été soutenues par aucun savant resté catholique, plusieurs sont des niaiseries lamentables, et la plupart de celles que les jeunes et inexpérimentés Consulteurs de la Congrégation ont voulu extraire de livres très connus, ont subi des déformations et des travertissements qui les rendent méconnaissables et grotesques.

L'Encyclique ? — Oh ! continuent ces sages, c'est là une parole plus abondante que celle qui vient habituellement de Rome, — plus violente aussi qu'on ne l'aurait attendue du représentant de Jésus sur la terre. Elle a éclairé certains esprits qui ne devaient sans doute pas être très obscurcis ; elle en a aussi aveuglé plusieurs autres qui croyaient voir quelque chose et qui maintenant ne voient plus rien. Beaucoup, en France, ont témoigné tout de suite d'un enthousiasme difficilement explicable aux gens simples qui oublieraient de voir dans cette grosse élucubration d'allure théologique un épisode marquant du conflit survenu chez nous

entre l'Eglise et la République, — une réponse en somme de la Curie romaine à la loi de 1905. Par contre, « les adversaires de l'Eglise » ont eu beau jeu, sans invention ni calomnie, à la prendre cette fois sur le fait comme « l'ennemie de la science et du progrès de l'humanité » et à dénoncer au monde civilisé, dans ce que les amis du parti qui règne au Vatican qualifient d'*offensive pontificale*, le programme avoué des réactions scientifiques et politiques sur lequel les grands chefs qui continuent de rêver *Restaurations* religieuses ou monarchiques, mettent leurs dernières et fragiles espérances.

Mais il est évident que la distance qui sépare le *modernisme* de l'Encyclique, des théories soutenues par tel philosophe, tel apologiste, tel mystique, dont les noms ont couru les journaux, met ces honorables personnes tout à fait à l'aise avec leur conscience non moins qu'avec la hiérarchie. Et si on les a visés, ils n'ont été ni abattus ni même atteints. Il est évident aussi qu'une *Lettre* qui veut embrasser dans un raccourci de quelques pages l'immense domaine de toutes les sciences ecclésiastiques et de toutes les sciences rationnelles ne saurait être considérée comme un jugement œcuménique et partant infaillible, et qu'il ne se trouverait pas dès maintenant un canoniste de sang-froid pour y reconnaître les conditions d'une définition *ex cathedra*. Et il est plus évident encore que l'Encyclique comme le Syllabus n'est donc

rien de moins, mais rien de plus qu'un grandiose et authentique témoignage des sentiments d'inquiétude aiguë et de colère impuissante qu'on éprouve dans les milieux du Vatican pour le mouvement intellectuel qui emporte le monde et qui met les dogmatiques religieuses à rude épreuve ; et que le Pape, en dépit des apparences et du ton et des menaces, pose plus de problèmes, et laisse voir plus d'embarras aux travailleurs catholiques qu'il ne leur apporte de solution et de réconfort.

Ces considérations et d'autres plus libres et tout aussi tranquilles, que les modernistes ont échangées dès après la lecture des documents préparés pour les flétrir et les confondre, ne manquent peut-être ni à la stricte déférence envers l'Autorité, ni non plus à la vérité. Ils se tromperaient pourtant à se dire à eux-mêmes et à faire accroire aux autres qu'il n'y a qu'une Encyclique — éphémère papier — ajoutée à quelques milliers d'autres ; et que, le premier émoi passé, le catholicisme se retrouvera après exactement ce qu'il était avant. Hélas non ! Le geste et la parole de Pie IX en 1864, — quelque désaveu qu'on en ait fait depuis, — ont eu des suites irréparables. Ils ont faussé et énervé l'activité des catholiques. Ils l'ont privée de ses plus efficaces moyens d'action. Il lui ont interdit de s'associer franchement à la marche en avant de la caravane humaine. Ils ont rendu les hommes et les choses de l'Eglise suspects et odieux aux Démocraties mon-

tantes. Le geste et la parole de Pie X en 1907 — quelque regret qu'en puisse témoigner Léon XIV, — s'ils excitent moins vivement les passions de la rue et des assemblées politiques, vont compliquer pour longtemps et tendre encore davantage la situation intellectuelle des catholiques, désespérée déjà par les meilleurs, décourageante pour les plus confiants. Les croyances religieuses n'ont plus à compter longtemps nulle part sur le concours public des Etats modernes. Elles n'auront d'autre ressource à bref délai que de se faire accepter par la seule autorité qui reste debout et qui ait conquis les faveurs des masses populaires elles-mêmes, l'autorité du savoir. Et c'est alors que les chefs de l'Eglise catholique signifient à ses représentants officiels à tous degrés, à tous ses fidèles, à ceux d'aujourd'hui et de demain, d'avoir à rompre publiquement, délibérément, définitivement, avec les sciences, les méthodes, la culture, tout ce qui fait la pensée même et l'orgueil légitime des générations actuelles ; d'avoir, eux, « au milieu du monde qui veut vivre, s'instruire et progresser en tout (1) », à s'isoler, à s'amputer de leur intelligence, à se refaire la mentalité des hommes qui ont vécu et pensé au temps d'Albert le Grand et de Thomas d'Aquin ; qu'ils dénoncent, dans l'effort sincère et touchant que de braves gens ont tenté pour rester, au sortir de leurs

(1) Loisy, *Autour d'un petit livre*, XXXV.

églises où ils aiment à prier, hommes de leur temps et de leur pays, « la substance et le suc de toutes les erreurs », « le rendez-vous de toutes les hérésies », « l'anéantissement de toute religion ».

Le temps et la manière de « l'offensive » ont été vraiment trop bien choisis pour que de celle-ci il ne reste rien.

LENDEMAINS D'ENCYCLIQUE

CHAPITRE I

Le Modernisme de Pie X et les Modernistes

Les théologiens ordinaires de Pie X, jésuites, dominicains et franciscains dont on se répète les noms, aidés, paraît-il, de théologiens extraordinaires mandés de loin, ont, sur l'ordre de leur maître, rédigé à grands renforts de lectures rapides, d'extraits, de résumés faits au petit bonheur, une dissertation d'aspect imposant. « *Article de revue*, me disait le directeur d'une grande revue ecclésiastique, mais dont une revue qui se respecte et qui respecte son public ne voudrait pas ! » Il paraît bien, malgré le pieux enthousiasme des journalistes de *La Croix*, que le travail n'est pas aussi sérieux qu'il aurait dû être, que l'érudition en est plus tapageuse que solide, que non seulement les textes des modernistes mais même ceux des Papes ont été sollicités et truqués avec un sans-gêne qui déconcerte les simples ouvriers des « sciences profanes ».

Tel qu'il est, cet exposé d'idées restées pour lui

jusqu'ici fuyantes et insaisissables a satisfait pleinement l'esprit de Pie X. Il en a fait l'immense préface d'un dispositif qui doit lui être plus personnel, et qui est avant tout disciplinaire. Il a pensé, remarque-t-il ingénument, parer de la sorte à ce « reproche coutumier » des modernistes, que l'autorité qui les juge avec la désinvolture qu'on sait, ne les lit même pas ou les lit de travers, que les Romains ne comprennent jamais très bien leurs explications et qu'ils les comprennent assez souvent très mal. Mais ces théologiens considérables qui ont l'oreille du Souverain Pontife ont rendu, par excès de zèle, un bien mauvais service à leur Maître. Ils l'ont exposé à un *double* reproche qui va faire la partie belle aux nouveaux hérétiques, et qui compromet d'avance tout le succès de la forte campagne policière organisée contre leurs personnes et leurs idées.

Voici le premier. Il n'y a pas longtemps, Rome en voulait surtout aux catholiques novateurs de ne pas faire des livres assez clairs, d'user de mots étrangers au parler de ses docteurs, de ne pas se définir assez catégoriquement en opposant syllogisme à syllogisme. Cette fois, ce n'est plus cela. La lumière s'est faite. Pie X qui n'a jamais compris, lui-même en convient, aucun des problèmes que la Critique pose, et qui ne voit dans les savants en désaccord avec le catéchisme que des ennemis de l'Eglise et de Jésus-Christ, admire tout haut la limpidité et la

cohérence des doctrines que ses théologiens ont fini par mettre à sa portée. Il est heureux maintenant d'avoir compris ; il voudrait faire comprendre à ses « Vénérables Frères ». Elles ne consistent pas, ces doctrines, comme on a dit souvent, comme il avait cru lui-même, « en théories éparses et sans lien, mais bien en un corps parfaitement organisé, dont les parties sont si bien solidaires entre elles qu'on n'en peut admettre une sans les admettre toutes ».

C'est que son entourage lui a en effet *construit* pour son usage spécial et pour l'usage du clergé orthodoxe, un modernisme en fonction pour ainsi dire des formules scolastiques. Le système ainsi obtenu, d'apparence grandiose, lourdement et laborieusement agencé, d'une clarté trompeuse, est peut-être satisfaisant pour des esprits que les généralisations les plus hardies n'inquiètent pas, et qui sont habituées aux définitions et aux déductions verbales de la théologie. On s'est plus préoccupé de *logique* que *d'histoire* ; et le souci de faire terrifiant et d'inspirer l'horreur de la nouvelle hérésie, a été plus grand que celui de faire vrai et d'exposer honnêtement les pièces du procès. Mais le procédé a un inconvénient. Ce joli modernisme qui va figurer dans les manuels de séminaires à la suite de toutes les hérésies en *isme*, et qui fournira aux prédicateurs subtils de précieux développements, est le *modernisme de Pie X*, mais ce n'est pas le *modernisme des modernistes.*

Les vrais modernistes ont le droit de se plaindre avec quelque vivacité que cette construction pontificale soit toute personnelle à ses auteurs, tout artificielle, toute scolastique, qu'ils n'y sont, eux, pour pas grand'chose ; qu'une pareille architecture d'idées, dressée par des hommes pour qui ces idées sont restées étrangères, n'est qu'une *monstrueuse caricature* des doctrines qu'on a cherché à reproduire et qui ont été volontairement et systématiquement faussées. Ils ont le droit de faire remarquer que le protestantisme lui-même « large et libéral », celui par exemple d'Auguste Sabatier en France, d'Adolphe Harnack en Allemagne, qui est un protestantisme intelligent, ne se reconnaîtrait pas davantage dans cet ensemble baroque de propositions hétérogènes, de conception barbare, ou embranchées à contre-sens ; que le rationalisme religieux le plus décidé serait peu flatté de voir l'usage gauche et brutal qu'on a fait de quelques-unes de ses thèses essentielles ; et qu'en tout cas, si des catholiques ont jamais adhéré à un système qui ressemble à celui de l'Encyclique, Pie X peut se tenir tranquille à leur endroit : ils ont, ceux-là, cessé depuis longtemps de s'intéresser aux réformes de l'Eglise, et sont hors portée de ses anathèmes.

Ils ont peut-être même le devoir, — puisqu'il y va d'autre chose et de chose plus grave que de la justice due aux personnes, — de crier très haut que si on leur a prêté des élucubrations qui ne sont pas

les leurs, des idées qui sont des enfantillages, on a par contre oublié et méconnu leurs vraies idées, celles pour lesquelles ils ont travaillé et souffert, et pour lesquelles ils sont prêts à travailler et à souffrir encore ; et que, pour les mettre, celles-ci, à l'abri des ignorances et des calomnies, ils avaient pourtant pris la peine, chacun de leur côté, de les expliquer, de les préciser, d'en faire connaître les origines, d'en indiquer la portée, dans de gros livres de science objectifs et concluants, et aussi dans de petits livres pétillants de sincérité et de limpidité, lisibles pour les intelligences les plus modestes. Et ils en appelleront aux lecteurs honnêtes et impartiaux de tant de pages éloquentes, émues, prenantes au cœur, chaudes de la vie de la Foi et de la vie de l'Esprit, toutes frémissantes de christianisme authentique, belles comme des feuillets d'Évangile, « brûlantes d'amour pour la vérité et pour l'Eglise et qui seront recherchées par les historiens de l'avenir comme les avant-courrières du mouvement religieux du XXe siècle (1) ». Ils pourraient aussi compter, — s'ils ne croyaient pas qu'il vaut mieux laisser à Dieu le soin de faire ce compte, — le salaire qu'ils ont reçu jusqu'ici des chefs de l'Eglise pour leur long et dur labeur : les existences troublées et brisées, les chaires d'où on les a chassés, les soupçons des frères et des amis enlaçant froidement leur âme

(1) P. Sabatier, *Quatre ans de Pontificat* ; Revue Chrétienne, 1907, p. 260.

solitaire, les censures jetées triomphales et persiflantes à leurs personnes et à leurs livres, à des personnes non connues parfois, à des livres non signés, les interdits qui les ont empêchés de prendre part à la Cène du Seigneur, les excommunications improvisées qui les ont déjà atteints ou qui les guettent pour demain, le meilleur, le plus pur et le plus saint de leur pensée et de leur activité rabroué, injurié, traqué sans merci. Ils demanderaient encore si elle est bien du Père de la grande famille chrétienne cette Lettre dure, ironique et ignorante, qui a voulu meurtrir tant d'hommes profondément religieux ; s'ils sont de ceux à qui il faut « lever le masque », si on vient de les « montrer à l'Eglise universelle tels qu'ils sont » ; — et si les saintes et doctes gens qui en ont fait endosser la responsabilité au Pape, n'ont pas abusé de l'incuriosité d'un vieillard prévenu, pour commettre, à la face du monde savant, un véritable faux intellectuel.

Mais l'Encyclique prête encore le flanc à une deuxième critique. Pie X, tout infaillible que le Concile du Vatican a voulu qu'il soit, ne s'est pas trompé seulement une fois, mais deux fois. On se rappelle sa thèse, celle qui fait le fond de sa dissertation. Il l'a formulée en vingt endroits. La voici : Les modernistes ont l'air de s'adonner aux études historiques et philologiques ; ils se réclament de la *science*, de toutes les sciences les plus positives, archéologiques et exégétiques, critiques et linguis-

tiques ; ils ont en main des manuscrits, des papyrus, des stèles, des briques ; ils donnent leurs conclusions comme des *résultats scientifiques*.

Or c'est tout à fait à faux, dit Pie X. Ce ne sont pas du tout des *savants*. L'Eglise en a eu beaucoup de savants « infiniment supérieurs à eux en génie, en érudition, en sainteté » ; et ils n'ont jamais tenu de pareils enseignements. La critique des textes et les découvertes de l'histoire ne sont pour rien là-dedans. Ce sont tout uniment des hommes d'à priori, des hommes à système, c'est-à-dire des *philosophes*, — et des philosophes encore qui ne savent point de philosophie, point du moins de celle qui est bonne, pieuse et salutaire. Pie IX déjà, surtout Léon XIII, leur avaient commandé d'aller l'apprendre chez saint Thomas. Mais on n'écoute plus les Papes. Les maîtres n'ont pas donné les leçons qu'il fallait, ou les élèves en ont bien mal profité. Les Modernistes sont modernistes parce qu'ils ignorent la scolastique. Qu'ils apprennent la *Somme*, et le mal sera vite guéri. Ils sentent si bien d'instinct que c'est la scolastique qui seule peut barrer la route à leurs détestables erreurs, qu'ils la décrient très méchamment ; et même qu'une de leurs réformes favorites serait de « la reléguer dans l'histoire de la philosophie parmi les systèmes périmés », et d'oser faire connaître aux jeunes clercs « la philosophie moderne ».

C'est de cette lamentable philosophie qu'ils sont

imbus, eux, une philosophie qui enseigne — horreur ! — que la connaissance scientifique est toute phénoménale, « que Dieu n'est point un objet direct de science, que Dieu n'est point un personnage historique », que la raison humaine ne peut pas sortir d'elle-même, que la connaissance même religieuse est donc immanente comme toute connaissance. Tous principes, et principes absurdes, qui leur dictent d'avance leurs prétendues « conclusions historico-critiques », qui les autorisent à proclamer : que chaque fois que la Bible fait paraître, parler ou agir Dieu, il y a donc eu *transfiguration* et *défiguration* des faits ; que les Dogmes n'ont pas été apportés du dehors aux hommes dans une révélation extérieure et sensible, mais qu'ils sont l'expression intellectuelle, toujours contingente et symbolique, du travail de Dieu dans l'humanité ; que la foi est la résultante de nos expériences religieuses individuelles ou collectives, et que la révélation est la conscience acquise par l'homme de ses rapports avec Dieu ; — et qui les incite à bouleverser, sans aucune preuve et tout à leur aise, l'histoire traditionnelle des origines de l'humanité, du peuple d'Israel, du messianisme, les Evangiles eux-mêmes, l'histoire des origines chrétiennes, celle des dogmes, des rites, de l'Eglise.

Ce n'est pas le moment de parler de l'opposition ingénue que Pie X met, à la façon des jeunes séminaristes, entre les deux philosophies, la vieille qui est la *bonne*, et la nouvelle qui est la *mauvaise* ; ni

non plus de peser, autrement que dans une balance de théologien, le poids des deux philosophies ; ou de chercher si la parole pontificale aura assez de vertu pour tuer ce qui est bien vivant et pour ressusciter ce qui est bien mort. Il s'agit présentement d'autre chose, à savoir uniquement s'il est vrai de prétendre que l'histoire et l'exégèse dont les modernistes font état sont « pure œuvre de philosophie », si « leurs conclusions historico-critiques viennent en droiture de leurs principes philosophiques », s'ils « apportent en histoire des idées toutes faites », — si chez eux « du commencement à la fin c'est l'*à priori* ».

L'Encyclique dit *Oui* ; les faits, tous les faits disent *Non.*

Les modernistes italiens qui ont rédigé le très remarquable et très pénétrant *Programme des Modernistes* (1), sachant qu'écrivant en langue vulgaire et au lendemain de l'Encyclique, ils seraient lus par Pie X, ont essayé de faire arriver un peu de lumière jusqu'à lui. Ils ont entrepris sur ce point une démonstration détaillée, suivie, élémentaire et pourtant scientifique. Ils lui ont montré, comme le maître montre à l'enfant, que ce qu'il y a à la base du modernisme, c'est la *Critique littéraire de l'Ancien Testament*, la *Critique littéraire du Nouveau Testament*, la *Critique historique des origines*

(1) *Le Programme des Modernistes. Réplique à l'Encyclique de Pie X.* Paris, Nourry, 1908, in-12 br. 2 fr. 50.

du Christianisme; qu'il y a tout cela, et qu'il n'y a que cela. Ils n'ont pas eu grand succès s'il est exact, comme les correspondances romaines l'ont appris, que le Pape a « bâillé » en les lisant, et qu'il déclarait à ses familiers qu' « il n'avait pas fait depuis longtemps lecture si fastidieuse » ; et il serait téméraire de penser réussir où ceux-là ont échoué. Si pareille leçon n'a pas porté, aucune ne portera. Mais il y a peut-être à rassurer et à éclairer ceux que la parole pontificale a troublés et trompés.

Ne prenons, si l'on veut bien, le sujet que du dehors ; et ne parlons, pour raison de brièveté, que du modernisme français. Qu'on se rappelle l'ordre dans lequel les études se sont relevées à la fin du dernier siècle dans le clergé de France ; c'est l'ordre même dans lequel se sont affirmés les progrès du modernisme : *les deux mouvements n'en sont qu'un.* Trente ans durant, l'œuvre étincelante de Renan n'avait pas troublé le bon sommeil du clergé supérieur ni non plus celui du « clergé inférieur » comme écrit apostoliquement Pie X. La maison brûlait, remarquait celui qui devait devenir le cardinal Meignan, archevêque de Tours, mais personne ne voyait le feu. Et pas plus, ou moins encore, de philosophie que d'exégèse ! Cantonnée dans la classique réfutation du panthéisme et dans l'éternel procès du rationalisme, la philosophie tenait si peu de place dans les préoccupations et dans les occupations de l'Eglise, que la plupart des fondateurs des Univer-

sités catholiques ne l'invitèrent pas seulement, en 1875, à entrer dans leurs nouvelles demeures. Ce fut l'*histoire* qui, la première, s'organisa scientifiquement, grâce aux laboratoires d'études ouverts par l'Etat, vers 1878-1880, au temps du jeune abbé Duchesne, retour de cette Ecole de Rome dont il est aujourd'hui le directeur. Dix ou douze ans plus tard, vers 1890-1892, l'abbé Alfred Loisy qui avait cheminé longuement à travers les enseignements très peu philosophiques des grammaires sémitiques et araméennes, découvrait enfin lui-même et faisait découvrir à ses élèves la *question biblique*. Deux têtes bien faites ; deux ouvriers à la main agile, et solidement outillés. L'aîné, flegmatique et narquois, « critique d'un sang-froid parfait » (1) n'a jamais été, au témoignage de ceux qui le connaissent, « un esprit philosophe » ; l'autre aurait eu plus de goût pour « organiser les résultats, positifs ou négatifs, de ses enquêtes en un système conclu et pleinement conscient », mais il s'est toujours appliqué à faire avant tout son métier de philologue. « Le soin qu'il prend de s'effacer devant les objets qu'il considère, est sans défaillance ; son outil d'analyse ne semble jamais émoussé ». Et assurément, ni l'un ni l'autre n'avaient pris contact avec l'esprit et les problèmes techniques de la philosophie contemporaine ; et ils n'avaient guère travaillé tous deux, au sortir des

(1) P. Desjardins, *Catholicisme et Critique*, p. 22.

séminaires, qu'à se défaire de l'esprit de système et des jugements et des méthodes d'à priori. La philosophie, — le bon Pie X peut interroger là-dessus les bibliothécaires du Vatican, — n'est pour rien dans le *Liber pontificalis* et dans les *Fastes épiscopaux* de la Gaule. Elle n'est pour pas plus dans l'édition critique de *Job* et dans les *Mythes babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse*. Elle ne tient pas plus de place dans l'œuvre de Duchesne et de Loisy et de leurs élèves, qu'elle n'en tient dans les *Histoires critiques* de l'oratorien Richard Simon, au XVIIe siècle, dans les mémoires du médecin Astruc sur la Genèse au XVIIIe siècle, dans les travaux des grands Bénédictins d'avant la Révolution, et chez les sévères historiens de Port-Royal.

Et la preuve la plus irrécusable, accessible à ceux-là mêmes qui n'ont pas le temps de lire ou qui ne sont pas préparés à comprendre, c'est qu'au moment où la critique historique et exégétique des modernistes français s'élaborait ou déjà se publiait, la philosophie paraissait toujours morte dans le monde catholique. L'Encyclique de Léon XIII *Æterni Patris* de 1879, reçue avec la passivité et le détachement coutumiers, ne pouvait rien donner et n'avait rien donné. On louait Saint Thomas et toutes les variétés de thomismes, comme on aurait loué n'importe qui et n'importe quoi. Les ecclésiastiques qui entrevoyaient dans la philosophie autre chose qu'un moyen de faire carrière et de remporter ces succès

que l'Eglise, d'accord avec l'Ecriture, promet aux hommes dociles, s'initiaient aux études scientifiques et à la lecture de Kant. Ils étaient encore si peu nombreux, ou si peu avertis, que l'un des rares grands livres de philosophie religieuse parus depuis Pascal et Malebranche, l'*Action* (1) de M. Blondel passa presque inaperçu en 1893. C'est seulement trois ou quatre ans plus tard qu'une *Lettre* (2) du même philosophe fit soupçonner à plusieurs qu'en plus d'une *question historique* avec laquelle on commençait à s'apprivoiser, d'une *question biblique* déjà irritante, mais dont les à-côté ne se découvraient pas encore à tous les yeux, une *question philosophique* aussi allait se poser, pour les croyants, dont personne ne savait au juste la gravité et l'étendue. L'Institut catholique de Paris se décidait timidement, en 1899, à laisser le nouveau débat s'engager. Il mettait au concours pour le prix Hugues le problème sous son titre le moins effarouchant : *Rechercher si les données de la philosophie moderne depuis Kant sont de nature à offrir à l'apologétique traditionnelle quelques ressources nouvelles pour l'explication raisonnée de la genèse et des caractères de l'acte de foi surnaturelle*. C'était la première manifestation officielle, il y a moins de dix ans, que le

(1) *L'Action, Essai d'une critique de la vie et d'une science de la pratique.*

(2) *Annales de Philosophie chrétienne*, tirage à part, 86 pages.

clergé s'apprêtait tardivement à prendre contact avec la philosophie moderne. On s'en tint d'ailleurs là. Rome effrayée ne permit pas que les jeunes prêtres fussent exposés au péril de réviser les enseignements philosophiques emportés des séminaires. L'histoire et l'exégèse à elles seules causaient déjà d'assez gros ennuis.

Les conseillers du Pape l'ont donc induit en une erreur certaine quand, pour en diminuer la portée, ils lui ont fait écrire faussement de la critique des modernistes : « Le philosophe ouvre la marche, suit l'historien ». Et les exemples qu'ils lui ont dictés sont malheureux. Si l'abbé Loisy a écrit « qu'il ne faut pas s'imaginer que les Sacrements et l'Eglise aient été institués immédiatement par Jésus-Christ », comme le veulent encore les théologiens et la théologie, ce n'est pas que l'exégète méfiant s'en soit laissé imposer par les philosophies, par ce que le Pape appelle « la loi d'agnosticisme », « la loi d'immanence », « la loi d'évolution ». Oh ! ma foi non. C'est simplement que l'historien, pour avancer une thèse, a besoin de textes, et qu'ici les textes manquent ou n'ont aucune valeur probante, qu'ils accusent les uns et les autres « l'influence de la tradition chrétienne sur la tradition proprement évangélique (1) », qu'un historien qui se respecte est obligé de les récuser un à un pour des raisons d'ordre

(1) *Autour d'un petit livre*, p. 161.

philologique ou historique dont tout homme compétent est juge ; — que les interprètes traditionnels suppriment l'histoire, mais que « l'histoire ne se laisse pas supprimer (1) », qu'ils violentent les textes, mais que « les textes rendent témoignage contre ceux qui les torturent ». Si les critiques catholiques ont fini par conclure, avec tous les critiques, que « le Pentateuque et les trois premiers Evangiles se sont formés lentement d'adjonctions faites à une narration primitive fort brève », ce n'est pas davantage, comme l'affirme Pie X, parce que la philosophie les tient en « tutelle » et qu'elle les oblige à « reconnaître dans les Livres Sacrés une évolution vitale ». C'est pour des raisons d'un tout autre ordre, pour un amas formidable de *preuves positives*, objectives, vérifiables à tout hébraïsant et hellénisant, fournies par les doublets, le vocabulaire, la grammaire, la stylométrie, l'histoire des faits juridiques et des idées religieuses ; c'est à la suite de confidences et de révélations précises que les textes interrogés seuls à seuls par des juges d'enquête expérimentés, intelligemment confrontés les uns avec les autres, ont fini par faire à des esprits honnêtes et sagaces qui se sont contentés de recueillir leurs dépositions sans en rien retrancher ni y rien ajouter.

Et ce qu'on s'obstine à lui cacher, Pie X aurait pu l'apprendre des *Consulteurs de la Commission*

(1) Loisy, *Autour d'un petit livre*, p. 225.

biblique dont ceux au moins qui ne sont pas des théologiens de profession savent à quoi s'en tenir ; il aurait pu laisser parler des archevêques et des évêques qui ont étudié et qui ont fait le voyage de Rome pour le mettre en garde contre des précipitations fâcheuses ; il aurait pu aussi prêter l'oreille et écouter les rumeurs inquiètes et par instant menaçantes qui arrivent des milieux catholiques intellectuels, des Universités allemandes, américaines, françaises ; il aurait pu lire simplement les lettres (1) désolées, si graves et si émues, que deux « membres de l'Eglise chrétienne adonnés aux études bibliques » ont fait parvenir jusqu'à lui au lendemain d'une décision scandaleuse, — la première d'une série toujours ouverte, — où ils voyaient, d'un regard qui ne les trompait pas, « l'irréparable faillite du présent Pontificat (2) ».

Les inspirateurs de l'Encyclique n'ont pas fait seulement de ce chef une *mauvaise action*, ils ont encore fait une *mauvaise affaire*. A signaler la paille qu'ils croyaient voir dans l'œil du voisin, ils ont oublié qu'ils attiraient l'attention sur la poutre qui est dans le leur. Mais il se peut, comme écrit Ch. Briggs, que Dieu fasse perdre l'esprit à ceux qu'il veut détruire (3) ». Si c'est une faute — la faute

(1) *La Commission pontificale et le Pentateuque*, par Ch. Briggs et F. de Hügel.

(2) *La Commission*, p. 13.

(3) *Id.* p. 30.

irrémissible — pour une histoire ou une exégèse, d'être tendancieuse, d'obéir à d'autres considérations que celle des textes, de se laisser mener à des conclusions arrêtées d'avance par un ensemble de croyances philosophiques ou religieuses, cette faute, que les catholiques ralliés à la pensée et aux méthodes modernes s'appliquent justement à ne pas commettre, dont c'est tout leur programme de se garder, mais juste Dieu ! c'est l'histoire et l'exégèse officielle, l'histoire et l'exégèse dont Pie X est le représentant, qui s'en rend coupable, non pas une fois et inconsciemment, mais de parti pris, en tous temps, en toutes circonstances, sans le moindre déguisement et sans la moindre vergogne, et pour ainsi dire par la nécessité de ce qu'elle a été, de ce qu'elle est, de ce qu'elle ne peut pas ne pas être — étant l'histoire et l'exégèse d'une Eglise dogmatique et d'une Eglise infaillible.

C'est d'elle qu'il faut dire : « le théologien ouvre la marche, suit l'historien » ; c'est elle qui est *à priori* et qui vraiment « met queue en tête », puisqu'elle est conditionnée par la Tradition, les Saints-Pères, les Conciles, les Décrets des Congrégations romaines et des Papes, et par tout le Magistère ecclésiastique ; c'est elle qui n'est pas libre de se mettre en face des seuls textes et de les interpréter par les seules lois de la Critique, qui est tenue, au contraire, de les « torturer », de les « arranger », de les « amalgamer à sa guise et pour les besoins de sa cause », puisque, bon

gré mal gré, ils doivent arriver à vérifier et à justifier des ensembles doctrinaux arrêtés depuis longtemps et qu'il n'est plus permis de remettre en discussion. Et l'existence même de l'Index et du Saint Office, et aussi l'histoire des perpétuels démêlés de la Science avec l'Eglise, et le conflit actuel grandissant des catholiques instruits avec la hiérarchie, sont des témoins tout à fait édifiants de l'esprit et des agissements ecclésiastiques. La nouvelle législation à l'aide de laquelle Pie X se propose de compléter les législations antérieures qui régissaient la vie intellectuelle dans l'Eglise, a d'ailleurs une saveur de liberté qui ne veut et ne peut tromper personne. Et ne dit-il pas lui-même explicitement : « Nous voulons et ordonnons que la *philosophie scolastique soit mise à la base des sciences sacrées* » ?

« Les orthodoxes, écrivait Renan (1) quelque temps après sa sortie de St-Sulpice, ont en général peu de *bonne foi scientifique*. Ils ne *cherchent* pas, ils tâchent de *prouver* ; et cela doit être. Le résultat leur est connu d'avance ; le résultat est vrai, certainement vrai. Il n'y a là rien à faire pour la science, qui part du doute sans savoir où elle arrivera, et se livre pieds et mains liés à la critique qui la mène où elle veut. *Je connais très bien la méthode théologique, et je puis affirmer que ses procédés sont directement contraires au véritable esprit scientifique* ». C'était cela en 1845, c'est encore cela en 1907 ; rien n'a été

(1) *L'Avenir de la Science*, p. 40.

changé, et sans doute peut-être rien n'est changeable, — sans du moins tout changer ou changer beaucoup de choses.

Nous touchons ici à la cause dont Pie X ne veut pas parler, dont il ne peut pas parler sans condamner l'Eglise dont il est le chef, mais qui est la cause profonde du malentendu croissant et des sourdes colères qui vont dresser les uns contre les autres, dans une lutte âpre, ces deux si différentes espèces de catholiques, les ultramontains et les modernistes, — les catholiques du passé et les catholiques de l'avenir. Il s'agit de la *nature même et des conditions de la science*, des *droits et des devoirs du savant* dans la recherche scientifique.

L'Encyclique *Pascendi dominici* n'innove pas. Elle est un chaînon de plus, lourd à plaisir si l'on veut, durement et mal façonné, maladroitement blessant ; mais il faut bien qu'on le dise à la décharge de celui qui l'a fabriqué, c'est un chaînon qui fait suite aux autres. La Tradition dans le catholicisme trahit le plus fort vouloir des hommes. C'est Léon XIII, le Pape aux allures libérales et intellectuelles, qui a écrit cette parole, que ceux qui ne sont pas familiarisés avec les exigences du Dogme ont besoin de relire deux fois : « Nul n'ignore que, parmi cette grande multitude de sciences et si diverses, qui s'offrent à l'esprit avide de vérité, *la première place* revient de droit à la théologie, tellement que c'était une maxime de l'antique sagesse, que *le devoir des*

autres sciences, comme des arts, *est de lui être assujetties et soumises à la manière des servantes* ». Nous y voilà ! *Habemus confitentem.* La science, on en veut, — on s'en passerait encore bien mieux si c'était toujours possible, on envie les temps qui n'ont pas eu à composer avec elle, on se réjouit bruyamment chaque fois qu'il est question de quelqu'un de ses insuccès partiels et qu'on n'estime pas impossible la « faillite » ou la « banqueroute » définitive. Mais il n'est précaution qu'on prenne contre elle. Que n'en a-t-on pris plus tôt et en plus grand nombre ! On veut que ce soit une science *servante*, assujettie aux vouloirs de la reine théologie, *ancilla theologiæ* selon la formule et la pratique du moyen-âge : c'est-à-dire une science qui respecte les limites où on l'enferme, qui n'envahisse pas indiscrètement les domaines réservés, qui ait bon esprit, qui reçoive de qui de droit les directions salutaires, qui n'ait d'autre liberté, — et pas toujours, — que celle de choisir ses voies et ses moyens pour arriver au but qu'on lui a imposé ; une science, pour tout dire, de Congrès catholiques avant que les Congrès catholiques n'aient été supprimés sur l'ordre de Rome, d'Universités dont les professeurs et les élèves et les programmes sont sous la dépendance absolue et le contrôle continuel des évêques et des nonces, de Commission biblique dont les membres sont choisis par le Vatican sur des certificats de docilité bien en règle, délibérant à Rome sous l'œil attentif des théo-

ogiens et dont les délibérations ne valent qu'autant que Sa Sainteté a daigné les approuver, une science enfin selon le rêve prodigieux de Pie X qui serait une manière de *Congrégation romaine*, « une Institution particulière » qui domestiquerait à tout jamais l'esprit humain et mettrait la pensée et les savants à la libre disposition de la Curie pour la plus grande gloire de Dieu et la plus grande tranquillité des intelligences !

Mais hélas ! malgré ses ressouvenirs du passé, historiques ou légendaires, malgré les accès d'Impérialisme qui la reprennent à certaines heures et en dépit des habitudes de césarisme théocratique que le Vatican conserve dans l'administration de la chrétienté, l'Eglise n'est plus la puissance qu'elle a été, qu'elle ne reviendra pas. D'autres puissances ont grandi avec lesquelles il a fallu compter. En dehors de ses enseignements et de sa pratique, une conception nouvelle de la Science s'est développée, et a conquis les esprits : celle d'une science *libre*, entièrement, absolument, jalousement libre, maîtresse de ses moyens et de ses fins, ne relevant que de l'esprit, revêtue de pleins pouvoirs pour conduire ses perquisitions où bon lui semble, dépréoccupée de tout ce qui n'est pas elle, d'une curiosité qu'aucune trouvaille n'épuise et qu'aucune résistance ne rebute, uniquement chercheuse de vérité quelle qu'elle soit, d'où qu'elle vienne, où qu'elle mène. Descartes en a fixé le programme quand il a revendiqué pour

l'esprit le droit ou plutôt le devoir « de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie qu'il ne la connaisse évidemment être telle (1) ». Elle a fourni ses preuves et remporté des succès qui ont transformé et émerveillé le monde. Elle ne s'en est pas fait accroire pour cela. Elle a su reconnaître et proclamer elle-même les limites de ses méthodes et de son champ d'efficacité. Elle ne revendique aucune espèce d'infaillibilité, et elle laisse à d'autres l'usage périlleux des Syllabus et des anathèmes. Ses lois, ses hypothèses, ses certitudes restent toujours d'une certaine façon provisoires et relatives, à la merci de faits nouveaux ou d'instruments d'analyse plus délicats. Elle n'est pas et ne veut pas et ne peut pas être une contrefaçon du Dogme, un *anti-dogme*. Elle recueille jalousement les données les plus déconcertantes, elle provoque les enquêtes les plus tatillonnes. Elle ne craint, elle ne flatte rien ni personne. Elle accepte, elle sollicite toute critique, toute contradiction qui ne se réclame que de l'expérience et de la raison.

Il y a seulement deux petites choses auxquelles elle ne peut pas renoncer, sous peine de trahir toutes les grandeurs de son passé et de compromettre toutes les fécondités de son avenir. Elle veut être et elle est *autonome*. Qui n'est pas satisfait de ses résultats, c'est encore à elle-même, à elle seule qu'il en doit appeler pour que son appel soit recevable, en

(1) *Discours de la Méthode*. Ed. Adam et Tannery, t. VI, p. 18.

apportant des observations nouvelles ou en introduisant dans la manipulation des faits connus des précisions plus grandes. La science exige « que toute affirmation soit un appel de l'esprit à l'esprit, qu'elle se présente avec ses preuves, qu'elle se propose à la discussion, qu'aucun homme, par suite, ne prétende imposer *sa* vérité aux autres hommes au nom d'une autorité extérieure et supérieure à la raison (1) ». Mais aussi par là même qu'elle est *dépersonnalisée*, que l'impersonnalité est son statut suprême, qu'elle exclut le *pré-jugé*, l'arbitraire, le *non-prouvé*, qu'elle n'invoque que des faits contrôlés et contrôlables, qu'elle met en œuvre des méthodes dont le bon fonctionnement est garanti par des milliers et des milliers d'observations, elle conquiert la plus haute Royauté qui soit. Elle obtient sans violence, par pure persuasion, un pouvoir de conviction sur toute intelligence raisonnable et raisonnante ; elle vaut pour tous et contre tout. Qui la chicane et la refuse, après bonne et due vérification, seulement parce qu'elle a dit *ce qui est* et non ce *qu'on aurait voulu qui soit*, s'excommunie lui-même de l'humanité pensante.

Quand les doctes théologiens qui ont l'oreille du Pape auront compris qu'il en est ainsi, et qu'ils lui auront fait comprendre à lui-même que cette conquête de la pensée moderne est vraisemblablement

(1) Séailles. *Les affirmations de la conscience contemporaine*, p. 226.

de celles dont on peut dire qu'elles ne seront plus perdues κτῆμα ἐεὶισ ἀεὶ, tout ne sera pas pacifié ni remis en ordre dans le Catholicisme. Il y a du travail préparé pour longtemps. Mais les travailleurs qui viendront pourront utilement se mettre à l'œuvre ; et quelque chose sera fait de meilleur que ce qui a été fait jusqu'ici, pour remédier à une situation qu'on savait douloureuse et qui devient tragique, non pas du tout pour « inquiéter les croyants qui ne savent pas (1) », mais pour « rassurer les croyants qui savent », — pour fournir aux âmes le pain de vérité et de vie Τὸν ἄρτον τὸν ἐπιούσιον que Dieu leur a promis et qu'elles demandent à son Eglise, anxieuses et toujours déçues.

En résumé, ce que les modernistes les plus respectueux et les plus attristés sont autorisés par une lecture attentive à conclure du modernisme sous lequel on les a injuriés et condamnés avec une violence peu commune, c'est premièrement : que le *Modernisme de l'Encyclique* est un système pour la construction duquel on leur a peut-être pris quelques idées mal saisies et beaucoup de formules vidées de leur signification génuine, mais qui a été construit de toutes pièces au Vatican, qu'ils l'abandonnent donc avec le plus complet désintéressement à son sort ; que leur modernisme à eux, bon ou mauvais, quand ils seront en état de le formuler, méritera une nouvelle étude plus soigneuse et plus intel-

(1) Loisy. *Autour d'un petit livre*, p. 258.

ligente, et aussi plus honnête. Deuxièmement : que le modernisme jusqu'ici a été beaucoup moins un *système* qu'une *méthode* et *la simple constatation des résultats auxquels cette méthode a conduit* ; que les modernistes n'ont pas le moins du monde été inspirés par des préjugés philosophiques, qu'ils *parlent au nom des seuls faits historiques et linguistiques* qui sont ce qu'ils sont, mais qu'aucune Encyclique ne peut empêcher de voir et de dire tels qu'ils sont ; et que ceux d'entre eux qui ont fait appel aux doctrines de la philosophie contemporaine ne l'ont fait qu'*après*, pour essayer d'accorder provisoirement et personnellement leur science et leurs croyances ; que si leur *Apologétique* paraît mauvaise aux théologiens, les théologiens seront les bienvenus à leur en indiquer une meilleure, à condition qu'elle se tienne elle aussi dans les limites de la science et de la raison. Troisièmement : que cela est humiliant à proclamer, mais qu'il faut s'expliquer aussi bien en toute sincérité qu'en toute charité ; que *c'est l'Eglise au contraire qui s'inspire dans l'étude de la Bible, d'à priori et littéralement de préjugés*, que c'est elle qui, au nom des exigences de sa philosophie et de sa théologie, *impose à l'exégèse et à l'histoire traditionnelle toutes les déformations*, *tous les contresens*, *toutes les puérilités*, *toutes les faussetés que la Critique* a relevés et dont les critiques catholiques ont dû convenir ; — que de pareilles fautes qui suffiraient à ruiner l'autorité d'un travail scientifique

quelconque, et qui disqualifieraient les auteurs qui l'auraient signé, ne sont pas moins graves ni moins regrettables parce qu'elles ont été relevées dans l'œuvre authentique et solennelle d'un Chef d'Eglise infaillible, et qu'elles risquent d'en imposer à deux cent millions de créatures humbles et incultes, incapables de les contrôler et de les rectifier.

CHAPITRE II

Les causes du Modernisme : celles que le Pape dit et celle qu'il ne dit pas.

Dans la solitude du Vatican, plus abandonné et plus trahi peut-être par les siens que Jésus sous les arbres de Gethsémani, Pie X regarde de son regard mystique vers Celui en qui il avait rêvé d'instaurer un monde nouveau et meilleur, *Instaurare omnia in Christo*. Il prie longuement, et il fait prier dans toutes les maisons de prière oubliées par la Rome de la Révolution. Il lui arrive aussi de pleurer abondamment et de se plaindre à ses familiers : « J'ai besoin de Cyrénéens, disait-il à l'un d'eux, pour m'aider à porter ma lourde croix ! »

Il savait bien que le Maître mystérieux qui descendait, il y a quatre ans, l'appeler, surpris et hésitant, sur la lagune de Venise, au milieu de ses gondoliers, à laisser son filet, à s'en venir paître l'immense troupeau dans la nuit qui s'étend sur la sainte bergerie, l'appelait à un dur service. A ses frères les cardinaux qui, le connaissant peu, beaucoup ne l'ayant jamais vu, mais le sachant, par les évêques de Lombardie ses compagnons de travail, droit, humble et

pieux, de foi innocente et sereine, écrivaient au matin du 4 août, sur le bulletin aux trois cases et sous le regard formidable des Prophètes et des Sibylles de Michel Ange, l'obscur nom du petit paysan de Riese, il avait crié tout haut, épouvanté : « *Sono indegno*, *Sono incapace*, *Dimenticatemi* (1) ». On ne l'avait pas écouté ; et lui, se souvenant que Pierre n'était ni plus grand ni plus savant, et que Jésus l'avait élu ainsi, il n'avait pas osé répondre au Christ, debout près de lui, une autre parole que celle du fils de Jonas : *Tu omnia nosti*, *tu scis quia amo te* (2). Il s'attendait à la venue des loups, à la haine de ceux qui ne sont pas de Dieu, qui sont du *monde*, du monde pour qui Jésus n'a pas prié son Père, du monde qui hait les disciples puisqu'il a haï le maître. Il n'avait pas peur. En le quittant, le maître du troupeau lui répétait comme à tous ceux qui en avaient reçu la garde avant lui : *Nolite timere*, *in mundo pressuram habebitis*, *sed confidite*, *ego vici mundum.* (3) Mais il ne s'attendait pas que ce seraient les siens, ceux du dedans, qui « en phalanges serrées donneraient audacieusement l'assaut ». Il n'avait pas prévu que des hommes d' « une vie

(1) « Je ne suis pas digne, je ne suis pas capable, laissez-moi tranquille ».

(2) Vous me connaissez Seigneur, vous savez bien que je vous aime.

(3) Ne craignez pas, le monde vous fera la vie dure, mais ayez confiance en moi, j'ai vaincu le monde.

toute d'activité », d' « une assiduité et d'une ardeur singulières à tous les genres d'études », de « mœurs recommandables pour leur sévérité », « des jeunes gens de si belle énergie, de grande espérance », les benjamins de la famille, s'approcheraient quelque jour du vieux Père et lui diraient, respectueux, mais fermes : « Nous avons grandi, nous ne sommes plus à l'âge où le père n'a qu'à commander, où les fils n'ont qu'à obéir. Des choses nous inquiètent. De mauvais bruits courent sur la valeur de notre héritage. Nous voulons savoir. *Pater, da mihi partimens substantiæ quæ me contingit* (1) ».

Il s'est indigné, il a frappé et maudit ; il s'est troublé aussi, pas devant les hommes : il a mission et pouvoir de commander les plus grands, de guider les plus sages, — mais devant Celui qui le guide et qui le commande. Suprême gardien des promesses de vie et d'éternité, détenteur unique des clefs qui ouvrent les portes du royaume invisible, la tête ceinte des trois lourdes couronnes, ses mains tremblantes de vieillard pleines des puissances secrètes qui lient et qui délient les âmes dans ce monde et dans l'autre, il s'est souvenu qu'au jour de son couronnement, les princes de l'Eglise se sont agenouillés devant lui, qu'ils lui ont dit : « Sache que tu es le Père des princes et des rois, le Recteur de l'Univers, le Vicaire de notre Sauveur» (2). Il s'est demandé, dans

(1) Père, comptons, et donnez-nous ce qui nous revient.

(2) Rituel du couronnement.

une sainte angoisse, s'il lui faudrait faillir à ses engagements, si sa mémoire ferait tache dans l'histoire immaculée des Pontifes, s'il serait le grand vaincu, celui qui n'aurait pu empêcher les hommes d' « abaisser la propre personne de Jésus-Christ, par une témérité sacrilège, jusqu'à la simple et pure humanité », si le Maître l'accuserait et lui dirait au soir de sa rude journée de travail que son service sur terre a été mauvais.

Les malheureux « qui étaient l'espoir de l'Eglise et à qui ils promettaient de si bons services », de quel esprit sont-ils ? A qui en veulent-ils ? Quelle rage les pousse ? — A cette question que tous les bruits de réforme provoquent inévitablement, la Curie romaine tient d'avance une réponse prête, toujours la même, qui coûte peu, et qu'elle répète sans se lasser. Ce qui pousse les novateurs, ceux-là comme les autres, mais qui ne le sait ? C'est « l'opiniâtreté et l'orgueil », la « curiosité » aussi et le désir de savoir plus qu'il ne faut. Car c'est la doctrine constante de l'Eglise qu'il faut savoir jusqu'où il faut, mais pas plus, — jusqu'où l'Eglise s'est assurée qu'elle ne court pas le risque d'être démentie *Sapere ad sobrietatem.* « Je suis bien tranquille », dit Pie X ; « Le Pape est bien tranquille » répètent en chœur les familiers au sortir du Vatican. Et on a ordonné à la chrétienté *Urbi et Orbi* qu'elle aussi soit tranquille. Le « clan moderniste » « fait tout pour qu'on attribue » son œuvre « au pur zèle de la

vérité ». Mais que personne ne s'y trompe ! Ces gens sont en réalité des « dévoyés », des « insoumis », des « frénétiques possédés du vain désir de faire parler d'eux », des hommes « courts de philosophie et de théologie sérieuses », « imprégnés jusqu'aux moelles d'un venin d'erreur », des « impatients de tout frein » qui « soulèvent le cœur d'indignation », de pitoyables victimes de « l'ignorance », de « l'amour des nouveautés » et de « la prétention de réformer les autres dans l'oubli d'eux-mêmes » — bref à la fois « des consciences faussées » et des « esprits pervertis ». Quoi qu'ils aient fait et quels qu'ils soient : *Historiens* qui touchent aux légendes et aux reliques fructueuses comme Duchesne, Ulysse Chevalier, Hemmer, Houtin, Saintyves, le P. Delehaye et les Bollandistes, Lejay et la *Revue d'histoire et de littérature religieuses* ; *Exégètes* qui allèguent toujours des textes dont les théologiens de l'Ecole ne parlent pas, comme Chabot, Loisy, Mgr Mignot, de Hügel, Séméria, Fracassini, Herzog, Lagrange et la *Revue biblique*; *Théologiens* trop curieux de théologie positive comme Newman, Schell, Tyrrel, Dupin, Battifol, Turmel et la *Revue du Clergé français* ; *Philosophes* insuffisamment disposés à se contenter des niaiseries scolastiques, comme Blondel, Fonsegrive, Le Roy, Wilbois, Laberthonnière et les *Annales de Philosophie chrétienne* ; *Apologistes* et *Réformistes* comme Fogazzaro et le *Rinnovamento*, comme Rifaux et *Demain*, comme de Hertling et la

Ligue pour la réforme de l'Index ; *Politiques* trop loyalistes, soucieux de rendre à l'Eglise ce qui est à l'Eglise, mais aussi à César ce qui est à César, comme l'évêque de Tarentaise Mgr Lacroix et l'évêque de Crémone, Mgr Bonomelli, comme Murri et la *Liga Democratica nazionale*, comme Lemire, Naudet et Dabry, Sangnier et le *Sillon*, — je n'ai cité que quelques noms au hasard et surtout des noms français et connus, — leurs doctrines aux uns et aux autres, à des degrés à peine différents, sont « d'insignes erreurs », des « absurdités », des « fantaisies », des « sophismes », des « divagations », des « insanités », des « folies », des « blasphèmes », — des « monstruosités ».

Dans cette crise, à la fois intellectuelle, religieuse, politique, sociale, qui égale les plus grandes dont l'histoire de l'Eglise ait gardé le souvenir, si elle ne les dépasse par son ampleur et par l'acuité tragique qu'elle va prendre de plus en plus, et d'où les uns se demandent si elle n'est pas le commencement de l'*agonie* finale, et d'où les autres croient qu'un nouveau catholicisme sortira « qui ne ressemblera pas plus à l'ancien que le papillon ne ressemble à la chrysalide (1) », Pie X et ses conseillers, eux, n'ont reconnu que l'ordinaire effet des trois *concupiscences*. Ils n'ont pas vu la misère et l'inconvenance de

(1) P. Sabatier. *A propos de la Séparation des Eglises et de l'Etat*, p. 105.

pareilles explications, et qu'il resterait encore après cela à trouver pourquoi « ces causes (*l'orgueil* et la *curiosité*) toujours et partout à l'œuvre, sont soudainement devenues fécondes sous cette forme particulière et à cette époque en particulier (1) » ; pourquoi elles n'agissent pas seulement dans l'Eglise de Dieu, mais aussi dans toutes les autres églises, chez les protestants, chez les anglicans et jusque dans les synagogues juives ; pourquoi le mal a éclaté à la fois dans tous les pays, dans la France de Voltaire et de Renan, mais aussi en Italie et en Angleterre et aux Etats-Unis, et n'a pas épargné « la cara nostra Germania »; pourquoi il a atteint les membres des deux clergés comme les laïcs, et que ceux-là seuls probablement sont aujourd'hui indemnes d'avoir mal pensé, qui s'étaient résolus héroïquement à ne pas penser du tout. Ils n'ont pas vu non plus que des jugements aussi simplistes prêtent à sourire aux gens qui ne sont pas théologiens ; que pour le commun des hommes il y a moins d'orgueil à tâcher de se défaire de ses préjugés de naissance et d'éducation, qu'à les ériger en dogmes indiscutables et hautains, à chercher silencieusement la vérité et à se mettre à son service qu'à vouloir la tenir, l'asservir et surtout s'en servir ; que d'autre part la curiosité dont le monde ecclésiastique fait la suite du péché d'Adam « suffit évidemment à expli-

(1) Tyrrel. *Times*, 1er oct. 1907.

quer toutes les erreurs » que l'orgueil n'aurait pas expliquées du reste, mais qu'elle explique encore bien mieux toutes les vérités, qu'elle a ses dangers — et l'incuriosité n'a-t-elle pas les siens et sans doute de plus redoutables ? — mais qu'elle est tout de même la fonction naturelle de la pensée, et qu'elle restera, malgré le déplaisir que certains en paraissent éprouver, et au témoignage même d'Aristote qui est le maître de Saint Thomas, le *propre* de l'homme.

Ils n'ont pas vu davantage que pour incriminer aussi superbement toute une civilisation qui est, parmi les civilisations connues, de beaucoup la plus humaine, la plus douce, la plus éprise de justice et de bien faire, à tout prendre la plus pénétrée d'idéal évangélique ; pour se croire à même de renverser à coup d'Encyclique une immense philosophie où tout se tient, à laquelle ont travaillé, pendant trois cents ans, les uns après les autres, quelques-uns des esprits les plus puissants de l'humanité ; pour nier brutalement et en bloc les données vérifiées et concordantes d'un ensemble de recherches critiques et historiques qui ont agrandi, précisé et renouvelé toute notre connaissance du passé ; pour s'opposer de front aux exigences d'une *science* qui demande simplement qu'on la réfute par d'autres procédés que ceux « qui ont été employés jadis contre Galilée et contre Richard Simon » (1), et à celles d'une *cons-*

(1) Loisy. *Autour d'un petit livre*, XXXIII.

cience qui souhaite que dans « les procédés et l'esprit de la discipline ecclésiastique » l'Eglise se décide à introduire quelques-unes des garanties élémentaires de justice et de liberté que les gouvernements les plus despotiques n'osent plus refuser ; bref, pour accuser la pensée du XIX[e] et du XX[e] siècle, en ce qui la distingue de la pensée du XIII[e] et du IV[e], de « déviation » et de « perversion », il faut dominer de bien haut les évolutions de l'humanité ou être doué d'une merveilleuse candeur ou tenir de Dieu des révélations directes ; et ils n'ont pas réfléchi que s'il était acquis que l'effort de l'homme le plus tendu et le plus généreux ne va qu'à l'enfoncer dans le mal et dans l'erreur, que ni l'intelligence ni le vouloir n'aboutissent à rien, il y aurait là sans doute un humiliant et effroyable démenti de nos espérances les plus fières et les mieux fondées, mais encore le Dogme catholique serait-il le dernier à bénéficier d'un scepticisme corrosif de toutes les certitudes, de toutes les morales et de toutes les religions.

Ils n'ont pas vu surtout, — et c'est peut-être la seule remarque qui ait chance d'aller à l'homme très simple, mais à l'honnête homme et à l'homme de devoir qu'est Pie X — que les catholiques « modernistes » tant détestés, sont pourtant d'excellents catholiques, tout simplement des *catholiques logiques* ; qu'ils se souviennent de ce qu'on leur a

appris, qu'ils entendent conserver la foi, si cela est possible, mais *aux conditions expresses sous lesquelles elle leur a été proposée et sous lesquelles ils l'ont reçue* ; qu'en cela ils n'innovent pas, que c'est Rome qui innoverait si elle gardait l'attitude qu'elle vient de prendre, dans un moment de surprise et d'affolement ; que les questions qu'ils posent, — et le modernisme des vrais modernistes n'a guère fait jusqu'à ce moment que poser des questions, des questions graves, il est vrai, — ils ont tout droit de les poser, et que l'Eglise officielle, sous le prétexte apparent de ne pas manquer à ses devoirs envers elle-même, à son programme superbe d'immutabilité, manquerait misérablement à ses devoirs les plus élémentaires envers eux, si, après réflexion, elle persévérait à ne plus leur répondre, ou à leur répondre seulement par des coups et des injures, ou si elle leur gardait rancune de ne pas savoir se taire, de ne plus se contenter de ce qui a contenté des générations disparues, ou si elle leur interdisait de travailler enfin à accorder leur pensée de savant et leur croyance de chrétien.

Et il est étonnant que des théologiens de profession comme ceux qu'on donne pour être, à des titres divers, les inspirateurs ou les rédacteurs du Syllabus et de l'Encyclique — les P. P. Billot, Janssens, Fleming, Pie de Langogne, Marrani, ou encore Monsignor Benigni ou Sardi—s'y soient laissés eux-mêmes tromper et aient là dessus fait tromper leur

Maître avec eux. Un des grands évêques français du XIX[e] siècle et qui n'avait pas l'âme d'un moderniste puisque c'était le cardinal Pie, disait : « L'acte de foi est réellement rationnel, et c'est une nécessité qu'il le soit ; *il l'est ou il n'est rien* (1) ». L'Eglise catholique, — c'est son honneur, — n'a jamais varié ni hésité dans cet enseignement fondamental, quelque désagrément qu'elle en ait souffert. Et les Pères du concile du Vatican, assemblés tout exprès pour élever une digue de plus contre les flots irrespectueux et tumultueux du rationalisme, n'ont pu qu'affirmer à nouveau, au risque de faire eux-mêmes une ouverture par où il passera tout entier, la doctrine de Saint Thomas, « *non crederet nisi videret ea esse credenda* ».

C'est qu'en effet l'apologétique et la dogmatique chrétiennes utilisent un certain nombre de *concepts* et font appel à un certain nombre de *faits* ; et par là le christianisme relève nécessairement, en partie du moins, de la *philosophie* et de l'*histoire* et de toutes les sciences et de toutes les méthodes que ces deux sciences impliquent. Tant que la philosophie et l'histoire de l'Eglise furent la philosophie et l'histoire de tout le monde, les choses marchèrent à souhait. Après l'émancipation et la laïcisation des sciences qui suivit la Renaissance et la Réforme, les catholiques essayèrent de constituer une histoire

(1) *Œuvres du cardinal Pie*, t. VII, p. 230.

à eux, une philosophie à eux, de se faire « une science dans une science ». L'entreprise a été désastreuse : les catholiques y ont perdu le goût et la capacité du travail scientifique, et les savants ont pris l'habitude de soupçonner dans tout croyant un ennemi dissimulé. Toutes les tentatives que projette en ce moment l'Eglise pour la continuer ou la reprendre dans des conditions de plus en plus défavorables, en organisant une *science confessionnelle* ne mèneront à rien. La seule science qui ne vaille pour personne, ni pour ceux qui veulent s'en servir, ni pour ceux contre qui on veut s'en servir, c'est « la science approuvée par les supérieurs » (1). L'heure est venue où il faut, pour les catholiques, choisir entre travailler comme tout le monde, — comme le monde qui travaille, — avec les mêmes procédés, la même probité, le même souci d'objectivité, la même dépréoccupation confessionnelle, ou bien faire un travail disqualifié d'avance, qui ne compte pour aucun travailleur, dont un catholicisme conscient de sa dignité et de ses exigences logiques ne puisse se prévaloir ni pour arrêter ses adversaires en marche, ni pour ramener ses fidèles en fuite.

Il ne s'agit pas pour les catholiques de se laisser imposer des contre-Encycliques émanées d'un autre Vatican de savants ou de philosophes. S'ils n'ont

(1) Loisy. *Autour d'un petit livre*, X.

pas, en matière scientifique, à revendiquer de privilèges, ils jouissent du même droit fondamental que ceux qui ne sont pas croyants. Ils ont le droit de sortir de leur béguinage intellectuel, d'ouvrir enfin portes et fenêtres, de s'en aller voir ce qui se passe au dehors de leurs humbles clôtures, d'examiner, de discuter en toute liberté, de reprendre toutes les expériences qu'on leur oppose, de critiquer de leur côté tous les textes qu'on leur allègue, de refaire les analyses d'idées dont ils ne sont pas contents, d'utiliser aussi bien et mieux les merveilleuses ressources de l'historien, de l'exégète, du philosophe contemporains. Mais ils n'en ont pas d'autres. Leur œuvre de contrôle et de révision finie, s'ils n'ont point relevé d'insuffisances de documentation ou de défaillances de critique dans les travaux d'autrui, s'ils n'apportent rien eux-mêmes qui soit de nature à modifier les résultats déjà obtenus, s'ils n'ont pas enfin de motifs d'*ordre scientifique*, exclusivement scientifique, en toute bonne foi vraiment scientifique, à opposer à des conclusions ne se réclamant elles-mêmes que de la science, ils ont alors, comme tout homme simplement qui se respecte et respecte l'humanité qui est en lui, un devoir unique et impérieux à remplir : celui de ne pas « pécher contre la lumière », selon un beau mot d'un grand catholique et d'un catholique honnête, Ollé-Laprune, quelle que soit cette lumière et quoi qu'elle leur découvre ; celui de s'incliner eux-mêmes et d'incliner tout ce qu'ils

sont et tout ce qu'ils ont, devant la vérité qui se lève, là où peut-être on ne l'attendait pas, *Cedendo veritati vincere opinionem.*

« La science doit poursuivre son chemin, sans regarder qui elle heurte. C'est aux autres à se garer. Si elle paraît soulever des objections contre les dogmes reçus, ce n'est pas à la science, c'est aux dogmes reçus à se mettre en garde et à répondre aux objections. Que les théologiens s'arrangent entre eux pour se mettre d'accord avec elle (1) ». C'est Renan qui parle ainsi dans l'hymne d'amour qu'il chantait, au sortir des séminaires, à ses nouveaux dieux, « dans le temple agrandi ». Mais ceux-là mêmes qui continuent d'habiter la vieille maison, des chrétiens « romanisants » et non pas seulement « romanoïdes » selon le mot d'un moderniste mathématicien, des prêtres restés fidèles aux leçons des vieux maîtres abandonnés par Renan, peuvent tenir le même langage. Et que le Pape régnant soit intellectuel ou cultuel, de tempérament libéral ou de tempérament despotique, que ce soit un grand homme ou un brave homme, qu'il s'appelle Léon XIII ou Pie X, leur parfaite orthodoxie ne doit pas avoir à s'en inquiéter.

Je ne fais pas, bien entendu, l'histoire du catholicisme réel, l'histoire du catholicisme surtout tel qu'il serait si on réussissait à l'organiser sur les

(1) Renan. *L'Avenir de la science*, p. 98.

bases de l'Encyclique. Je cherche ce qui devrait se passer, si on prend le catholicisme pour tel qu'il se donne, et si des principes posés on déduit logiquement les conséquences qu'ils comportent. C'est en cela que l'acte de foi est *réellement rationnel* ; et sans cela, il n'est plus rationnel du tout, il ne tient plus à l'intelligence que par des liens arbitraires, tout personnels et en somme fictifs. C'est seulement parce que le christianisme se fait fort d'être en règle ou de pouvoir aisément s'y mettre, avec les résultats certains auxquels les sciences philosophiques et historiques ont conduit au cours de leur évolution, qu'il a proclamé tous les grands axiômes si peu pratiqués, mais si fréquemment célébrés par les apologistes officiels : « qu'il ne peut jamais y avoir entre la foi et la raison un désaccord, une opposition véritable », que « c'est le même Dieu qui révèle les mystères et infuse la foi, et qui a donné à l'esprit de l'homme la lumière et la raison », que « Dieu ne peut se nier lui-même », « que le vrai ne saurait jamais contredire le vrai (1) ».

Mais, s'écrie-t-on, la philosophie et l'histoire avec lesquelles le Dogme annonce son accord, c'est la *bonne* philosophie, l'histoire *vraie*. Evidemment ; qui donc réclamerait l'appui d'une mauvaise philosophie et d'une fausse histoire ? Mais aussi qui prononcera sur la qualité des philosophies et des histoires

(1) Concile du Vatican. Ch. IV. *De la Foi et de la Raison.*

en concurrence ? Si c'est l'Eglise et les théologiens, le christianisme est à la fois juge et partie; et l'apologétique classique devient une mauvaise plaisanterie. Les seuls juges compétents de la qualité et de la valeur d'une histoire et d'une philosophie, ce seront donc les historiens et les philosophes, les *professionnels* de l'histoire et de la philosophie. Et l'histoire et la philosophie avec lesquelles le christianisme se proclame d'accord, dont il requiert le témoignage pour s'accréditer auprès de l'intelligence du croyant, il ne faut pas qu'on puisse dire qu'elles sont complaisamment sollicitées, qu'on les a fabriquées pour les besoins de la cause, qu'elles sont truquées pour ainsi dire et *ad usum Delphini*, qu'elles sont une histoire et une philosophie de parti. Il faut que ce soit une histoire et une philosophie sérieuses, objectives, valables pour tous, celles des gens compétents et du métier, qui s'imposent à une attention désintéressée, dont la liberté de recherches et de conclusions apparaisse entière, qui ne soient pas engagées d'avance au service d'un homme, d'une idée, d'une apologétique. Il y va de la valeur même du certificat qu'une religion doit leur demander, et que le christianisme catholique se flatte d'être seul à en obtenir.

L'Eglise, logiquement ou non, s'est réservée un droit de contrôle ; et on comprend qu'elle hésite à se laisser imposer l'admiration et la superstition de toute histoire et de toute philosophie quel-

conques ; qu'elle ne veuille pas s'en remettre, absolument et sans examen, en des questions qui peuvent être vitales pour elle, aux dires hasardeux d'adversaires ou d'indifférents. Mais ce droit ne peut qu'être singulièrement limité et délicat. L'abus en serait vraiment trop facile. Un critique chrétien éminent, à propos d'une décision de la Commission biblique informant les savants catholiques « qu'il est légitime de procéder à des recherches et de porter des jugements *conformes aux lois de la critique...* en ayant dûment égard *au jugement de l'Eglise* », n'a pas manqué de souligner cette antinomie embarrassante : « Appartiendra-t-il à l'Eglise ou même à la seule théologie scolastique, de juger que les jugements prononcés par les lois de la critique sont faux ? On pourrait dire que l'Eglise a droit de jugement dans la détermination des lois de la critique. Mais, *si l'Eglise reconnaît les lois de la critique elle doit s'en tenir au verdict de ces lois.* Quant à reconnaître que les lois de la critique doivent être juges de telles investigations, et puis à intimer que le jugement final doit revenir à l'Eglise, c'est reprendre d'une main ce qu'on donne de l'autre, et l'on s'expose à ce qui est toujours fort grave, au *soupçon d'insincérité* (1) », Déjà l'abbé Loisy avait donné à quelques évêques français empressés à confondre les droits qu'ils peuvent revendiquer en

(1) Ch. Briggs. *La Commission pontificale et le Pentateuque*, p. 24.

« matière de foi » avec ceux qu'ils s'arrogent en « matière d'histoire » cet avertissement significatif : « Les lois de la critique sont les mêmes pour tout le monde, à moins qu'on ne veuille se mettre en dehors de la critique ou au-dessus. Dans ce cas, l'on tomberait facilement au-dessous. *Autant vaudrait avouer qu'on n'est pas en état de prendre part au commerce scientifique* (1) ». Et il est fâcheux qu'un autre prêtre considérable ait dû rappeler au chef même du catholicisme que, de toutes manières, « l'intelligence ne peut être contrôlée que dans la mesure où ses lois et ses droits sont respectés (2) ».

J'ai passé longuement par les séminaires, et je me souviens très bien de la façon dont concrètement cette grosse difficulté théorique, que nous apercevions, il est vrai, à peine, était résolue par chacun de nous. Nos maîtres et nos manuels ne nous cachaient pas que l'usage de la raison précède la foi, et qu'on a logiquement le droit d'être philosophe et historien, avant d'avoir à faire acte de chrétien ; mais ils nous enseignaient que *la philosophie* — et non pas *telle* philosophie seulement du XIIe ou du XIIIe siècle — démontre très solidement la *possibilité* d'une révélation de Dieu à l'homme ; que *l'histoire* — et non pas *telle* petite histoire frelatée à l'usage des clercs — établit très

(1) Loisy. *Autour d'un petit livre*, p. 64.

(2) Tyrrel. *La Grande Revue*, 10 oct. 1907, p. 672.

exactement la *réalité* de cette révélation. Nos manuels étaient de bien médiocres livres, et nos maîtres qui avaient la même bonté grave et le même charme que ceux rencontrés par Renan, n'étaient, hélas ! pas des savants. Nous nous rendions parfaitement compte, de part et d'autre, de ces regrettables infériorités. Mais de part et d'autre aussi ceci était convenu tacitement et expressément : c'est que notre adhésion était pour ainsi dire *conditionnelle*, que nous gardions le droit de compléter nos informations, d'aller plus tard à des livres de science et à des maîtres compétents, de parcourir en pleine liberté d'allure et de méthode le champ complet de toutes les sciences qui nous agréeraient, qu'il n'y aurait point de terrain réservé, qu'on ne ferait pas le tri entre les enseignements accessibles au prêtre, c'est-à-dire ceux comme la grammaire ou les mathématiques dont l'Eglise n'a rien à craindre et les enseignements dangereux qui lui sont interdits, comme l'histoire et la philosophie, les seuls aussi bien qui intéressent sa croyance et son enquête ; et qu'à nos trouvailles d'ordre scientifique les théologiens ne seraient pas reçus d'opposer les lamentables thèses d'une philosophie organisée avec les données frustes du sens commun « et d'un sens commun suranné, non seulement au regard de la science et de la pensée, mais même au regard du

sens commun d'aujourd'hui (1) », ni non plus les assertions grossières et fantaisistes d'une histoire écrite loin des textes par des clercs sans critique et exploitée longtemps pour les seuls besoins de l'apologétique. Et ceci encore était convenu qu'à mesure que nous serions en état de substituer à cette philosophie et à cette histoire factices et puériles des séminaires, une philosophie *philosophique*, une histoire *historique*, les multiples concordances, annoncées par nos maîtres et crues de confiance par leurs élèves, entre les données de la raison et les enseignements de la foi, au lieu de décroître et de s'évanouir et de se transformer en heurts et en antagonismes grinçants, croîtraient et se développeraient et se manifesteraient à la fin si nombreuses, si éclatantes que, selon le mot de Saint Paul, les hommes seraient « inexcusables (2) » de ne pas reconnaître Dieu.

Nos conventions, de maîtres à élèves, étaient, je crois, fort téméraires ; mais elles étaient parfaitement honnêtes et parfaitement précises. Si, après expérience, les choses ne se passent pas telles que de part et d'autre nous nous flattions qu'elles se passeraient, si les éléments de la démonstration loyalement cherchés se dérobent, si l'histoire des historiens et la philosophie des phi-

(1) Ch. Dunan, *apud Rifaux, Conditions du retour au catholicisme*, p. 194.

(2) Rom. I. 20.

losophes se refusent à tenir les promesses que l'Eglise et ses docteurs se croyaient autorisés à faire en leur nom, c'est que nos vieux maîtres de Saint-Sulpice se sont trompés et qu'ils nous ont involontairement trompés. Ils avaient pris envers notre foi d'enfant et de jeune homme des engagements auxquels ils n'ont pu faire face. C'est une faillite. Toutes les religions, les unes après les autres, en ont fait des faillites de ce genre à la pauvre confiante humanité. Le malheur est immense, irréparable ; mais l'honneur de personne n'est atteint. Seulement, qu'à l'unique fin de sauver les apparences, de s'épargner un aveu pénible et humiliant, de se soustraire au devoir de déposer ouvertement son bilan et de procéder à une liquidation publique, on n'essaie pas de revenir sur les papiers solennellement signés entre eux et nous, qu'on ne maquille pas le texte du pacte qui a été librement et honnêtement conclu et dont nous n'avons rien oublié ! Pour sauver une théologie définitivement effondrée, pour étayer les restes d'une Eglise branlante de partout, qu'on ne vienne pas tenter un coup de violence et de surprise contre l'esprit humain ! Il ne réussirait pas; et s'il réussissait qu'est-ce que le christianisme gagnerait à cette opération de faussaire ? Si la démonstration dont il se recommande n'est possible qu'autant qu'il lui aura fallu imposer préalablement une *certaine philosophie* qu'il appelle « bonne » parce qu'elle peut servir à ses ambitions, mais qui est enfantine, qui

n'est pas de la philosophie, qui n'est pensable que par des gens qui ne pensent pas, ou une *certaine histoire* qu'il appelle « vraie », parce qu'elle confirme ses légendes, mais qui est une construction subjective et dont les textes refusent de s'accommoder et qui ne vaut que pour ceux qui ignorent tout de l'histoire et de ses méthodes, d'avance elle est vaine et condamnée, il n'y a rien de fait, les autres religions produiront de toutes pareilles, et alors qui les partagera ?

Pie X s'est lourdement mépris quand il a cru trouver la cause du modernisme dans les passions des modernistes, — même dans les passions intellectuelles et honorables, telles que l'orgueil et la curiosité. Il faudra de plus en plus abandonner des explications de ce genre qui sont futiles et vilaines et dont les esprits sérieux ne font plus depuis longtemps état. Les modernistes auraient beau jeu, s'ils voulaient s'amuser et répondre à l'ironie par l'ironie, à parler un peu de la modestie coutumière et de la retenue bien connue de la théologie et des théologiens. Ce sont des misères de polémique auxquelles il est déjà fâcheux qu'une Encyclique soit descendue ; les modernistes sont trop convaincus de la gravité du débat actuel et de l'excellence de leur cause, pour se laisser entraîner à abaisser l'un et à compromettre l'autre par des digressions aussi pauvrement injurieuses. Catholiques très laborieux et très méritants, conscients des

limites du savoir humain, mais conscients aussi de la légitimité de ce savoir quand il se tient dans les limites de la connaissance phénoménale, ils ont le seul tort de ne pas vouloir oublier les promesses fermes que l'Eglise leur a solennellement faites en des jours où elle ne prévoyait sans doute pas ce qui arrive. Et qu'elle nie donc elle-même franchement, si elle l'ose, qu'elle les a faites ces solennelles et publiques promesses que ni les plus profondes philosophies ni les sciences les plus positives ne contrediraient jamais les articles de son Symbole !

Ceux de ses enfants qu'elle malmène aujourd'hui si durement et si injustement, inquiets et rendus méfiants par ses agissements, lui demandent seulement, forts de leur droit, qu'elle se préoccupe de les tenir loyalement et sans escamotage ; — ou, si elle s'y sent décidément impuissante, qu'elle en convienne, *mais qu'elle en convienne tout haut*, que les générations à venir ne puissent plus être dupes de ce qui aura dupé les générations passées. Après ce qu'on sait, l'heure est venue, comme dit Pascal, où « il faut mettre papiers sur table (1) ».

(1) *Pensées*, édit. Brunschvig, n° 593.

CHAPITRE III

La persécution des modernistes : ce qu'elle ne fera pas et ce qu'elle fera.

A grand mal grand remède. Léon XIII dont l'œil était bon et regardait volontiers vers les choses de la terre, n'ignorait pas que l'Eglise était en souffrance, et que la maladie gagnait les parties profondes. Moderniste un peu par nature, beaucoup par politique, il était indulgent aux frasques des modernistes. Il aimait mieux négocier avec son siècle que paraître le violenter. Il était respectueux de quelques-unes de ses plus notables *perversions*. Il invoquait le témoignage des sciences physiques pour mettre les séminaristes en appétit des philosophies scolastiques ; il ouvrait toutes grandes les archives de la Vaticane et invitait les historiens « à ne pas craindre de dire vrai » ; il allait jusqu'à conseiller aux exégètes catholiques de faire comme les autres, d'étudier les langues orientales et de mettre à profit « ce qu'on appelle la critique ». Il avait paru, par une autorisation discrète, entrer dans le mouvement dont le Congrès des religions de Chicago fut

l'expression hardie. Il hésita longtemps avant de censurer l'*américanisme* ; et toute l'habileté du général des Jésuites, le P. Martin, fut nécessaire pour entraîner le vieillard à entrer dans un système de politique qui lui répugnait manifestement. Les plus grandes instances tentées pendant les derniers mois de sa vie ne purent le résoudre à déclarer la guerre à l'abbé Loisy. Il avait même pensé à ce sujet « qu'il convenait de consulter les exégètes sur les affaires d'exégèse, comme on consulte les médecins sur les maladies, et les avocats sur les procès (1) ». Toutes témérités, il est vrai, qui paraissaient grandes à beaucoup, et dont les catholiques purs, au souvenir de Pie IX, gémissaient assez haut, et dont il semble bien lui-même, vieilli et désillusionné, s'être repenti vers la fin. C'est que vraiment les résultats n'avaient pas répondu à son attente. On avait pris son libéralisme plus au sérieux qu'il ne le prenait lui-même. Le modernisme s'était élargi et enhardi, et il n'avait pas l'air de s'assagir. Il commençait à couler à plein bord et avec un fracas formidable ; et Dieu seul savait s'il y aurait un demain pour plusieurs choses auxquelles on continue de promettre les siècles des siècles. Il avait conquis presque toutes les intelligences de l'Eglise ; les universités catholiques et les séminaires étaient envahis, les défenseurs attitrés de l'orthodoxie,

(1) Loisy. *Autour d'un petit livre*, XXI.

dominicains et jésuites, n'avaient pas su résister, et la hiérarchie elle-même se laissait entamer et fléchissait.

La foi agreste et toute pratique de celui dont la volonté de l'Allemagne a fait le successeur de Léon XIII, son ignorance tranquille et fière des « études profanes », sa confiance de vicaire de campagne restée inébranlée aux scolastiques leçons des bons prêtres qui disciplinaient les jeunes clercs dans les séminaires de Vénétie vers le milieu du dernier siècle, son mépris naturel des hommes et des choses du siècle l'ont préservé de recommencer une expérience stérile et humiliante. Il a dû, lisant les « Livres Saints » méditer souvent cette parole de Saint Paul : *Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum* (1). C'est le mot qui a inspiré toutes les directions, toutes les décisions, toutes les espérances du nouveau pontificat. Nul plus haut que Pie X ne s'est glorifié de « mépriser toute curiosité humaine », « de fouler aux pieds toute prudence de la chair ». Dans les conflits intellectuels, comme dans les conflits politiques, c'est assez qu'une décision se recommande de l'avis des sages, même des sages de l'Eglise, qu'on invoque à son appui des raisons raisonnables, pour que son esprit surnaturel s'alarme et incline vers le contraire. La façon dont, contre les avis pressants de l'épiscopat français, des cardinaux verts et des cardinaux

(1) I. Corinth. III, 19.

rouges, il a jeté l'Eglise de France, malgré elle, dans toutes les détresses et toutes les difficultés, n'a pas besoin d'autre explication, *Deus providebit.*

C'est à la science que Léon XIII pensait à demander des armes pour combattre la science. Pie X a recours à des mesures moins rationalistes, plus rapides, plus dans l'esprit de la Tradition et qu'il espère, il ne s'en cache pas, « plus efficaces ». Il s'est rappelé que l'Eglise, dont il est le chef, est une *hiérarchie* et non pas une Académie ; qu'elle n'a pas besoin de tant étudier ni de tant discuter quand il lui suffit de commander ; que Rome n'a à apprendre la vérité de personne puisqu'elle est maîtresse de vérité pour tous ; et que les questions qui ont assombri les dernières réflexions de Léon XIII et agité, dit-on, son agonie, sont uniquement question de « vigilance », de « zèle » et de « fermeté », — qu'il n'est que d'agir, mais qu'il faut agir « fortement ».

Il a aussitôt arrêté un vaste plan de campagne. Les modernistes vont sans doute crier à la persécution; ils poseront en martyrs. Ça ne fait rien. Deux séries de mesures suffiront à tout. Elles témoignent d'ailleurs l'une et l'autre excellemment de l'esprit de la Curie,et de ce que peuvent en attendre les hommes désireux de voir enfin appliquer au problème religieux les méthodes de parfaite objectivité et de recherche loyale et libre qui ont permis d'en résoudre tant d'autres.

Il y a, pourrait-on dire, deux clergés : le clergé de

demain, celui qui vient et qui est toujours aux mains des pédagogues ecclésiastiques, et le clergé d'*aujourd'hui*, celui qui s'en va, mais qui n'est pas encore parti. La même discipline devra, selon qu'elle veut atteindre l'un ou l'autre, revêtir des formes un peu différentes.

Le clergé de demain devra être strictement *clérical.* Pour cela on l'isolera du monde plus qu'il n'a été fait jusqu'ici ; il sera systématiquement élevé et maintenu à l'écart de toutes les influences possibles du siècle, et séquestré de toutes les activités délétères de la pensée contemporaine. Pareille formation, — ceux-là qui s'y sont déjà appliqués dans ce qu'on appelle les « *écoles cléricales* » le savent — coûtera à l'Eglise beaucoup de soin et de peine et une surveillance surhumaine. Mais la réussite est à ce prix. Des maîtres, purs entre les purs, n'apprendront à ces clercs modèles que la philosophie du « Docteur angélique » ; ils ne pourront d'ailleurs pas leur en apprendre d'autres, parce qu'eux-mêmes n'auront étudié que celle-là, et que l'autorité aura pris de suffisantes précautions de *diverses natures* pour s'assurer de l'orthodoxie des maîtres et des leçons. On prendra garde que les jeunes gens délaissent jamais la méthode scolastique qui consiste, comme chacun sait, à déduire la science de définitions nominales et à substituer les mécanismes logistiques à l'étude des faits, pour les méthodes *dites* scientifiques. Cela suffirait à compromettre tous les

résultats acquis. Les « études profanes » ne seront pas tout à fait exclues, mais elles n'aspireront à rien de plus qu'à se faire les servantes des « études sacrées » ; et les clercs, toute leur vie, feront de l'étude de la théologie « leurs délices ». La « fréquentation des Universités civiles » leur sera interdite sans pitié « pour les matières qui sont professées » dans les Universités catholiques : il ne faut pas qu'ils soient tentés de comparer les deux enseignements. Les livres, revues, journaux, entachés ou suspects de modernisme, ou écrits par des malheureux qui osent louer les modernistes ou qui les trouvent savants ou vertueux, ou qui ont l'air de critiquer les enseignements scolastiques, ou qui exaltent imprudemment la théologie positive, ou seulement qui « imbus de philosophie moderne s'évertuent à concilier celle-ci avec la foi, et à l'utiliser, comme ils disent, au profit de la foi », ou encore qui « en histoire, en archéologie, en exégèse biblique, trahissent l'amour de la nouveauté », seront arrachés de leurs mains; et ces dangereux produits ne seront pas plus accessibles aux étudiants des Universités qu'à ceux des séminaires. Inutile d'observer que les Directeurs de ces séminaires auront procédé, dès le début, « avec même vigilance et sévérité à l'examen et au choix des candidats aux Saints Ordres » ; qu'ils continueront, par eux-mêmes ou par d'autres, de les « sonder soigneusement »; que quiconque, même pieux

et savant, laissera percer « l'esprit de nouveauté » sera chassé des saintes maisons « loin, bien loin ».

Voilà qui va bien. Mais jusqu'à l'arrivée de ce rare et tant désirable clergé, il y a l'autre, le clergé d'aujourd'hui, le clergé mal formé ou qui s'est déformé, qui « sous couleur d'amour de l'Eglise », s'est laissé « imprégner jusqu'aux moelles d'un venin d'erreur puisé chez les adveraires ». Qu'est-ce qu'on en fera ? On ne peut pas le tuer. Les législations civiles empiètent trop sur les droits que l'Eglise tient de Dieu, qu'elle n'abandonne pourtant pas, qu'elle réserve pour des temps meilleurs. Mais on peut tout de même l'empêcher de nuire, le *museler*. Précaution élémentaire qui va de soi, et atteindra durement ceux qui ont des ambitions de vie intellectuelle. On leur interdira l'accès de toutes les chaires d'enseignement, de quelque talent qu'ils aient fait preuve et quelques titres scientifiques qu'ils apportent ; les occupent-ils déjà, qu'on les en précipite au plus vite ! Mais il n'y a pas que la *leçon*, il y a le *livre* aussi ; et l'imprimerie, et les prétendues libertés que sont les libertés de tout penser et de tout publier en ont fait de nos jours le plus dangereux et le plus insaisissable des propagateurs. Toutefois, l'Eglise a encore des ressources pour mener le bon combat : « Le nombre est grand, observe Pie X, des livres qui ne peuvent paraître sans la permission de l'ordinaire ». Ceux donc qui auraient écrit des livres de ce genre devront exactement remettre le manus-

crit à des « censeurs d'office » diligemment triés, et que l'évêque invitera à être sévères. Au reste, les livres qui auront reçu cet *imprimatur*, tous les autres évêques pourront encore à leur aise les condamner dans leur diocèse. Les libraires eux-mêmes, ceux-là du moins qui sont dans la *bonne librairie*, s'ils ne réforment leurs étalages et leurs catalogues, seront avertis, menacés, frappés comme de simples clercs ; ou les dépouillera du titre honorable et des monopoles lucratifs de libraires « catholiques », « épiscopaux », « pontificaux ». A côté du livre il y a la *presse*. Elle aussi vaut qu'on la réglemente. Aucun ecclésiastique ne pourra, désormais, diriger une revue ou un journal, ou simplement en être « collaborateur ou correspondant » sans l'autorisation expresse de l'évêque qui pourra toujours la refuser, sans avoir à donner ses raisons, et qui, s'il l'a accordée, pourra toujours la reprendre. Restent les *congrès* : des catholiques à l'esprit simple avaient cru voir dans les deux congrès sacerdotaux de Reims et de Bourges le germe d'une nouvelle institution féconde en promesses ; et l'un des bienfaits qu'on espérait de la séparation des Eglises et de l'Etat, était qu'elle ouvrirait par la force des choses dans l'Eglise même l'ère des associations de toutes sortes. Rome estime au contraire que ces associations et réunions sont une des armes les plus perfides aux mains des modernistes. Elle avait refusé de la République française toutes les lois civiles qui

menaçaient de donner au catholicisme la liberté d'association ; elle a écarté fiévreusement toutes les variétés d'associations à base canonique que des évêques ingénus ou ingénieux s'obstinaient à lui proposer. Elle prohibe cette fois de nouveaux congrès de prêtres ; et l'on assure que le Vatican est résolu (1) à ne plus autoriser de réunions générales d'évêques.

Enfin, malgré les souvenirs qu'évoquent le nom et l'office, Pie X ordonne de rétablir la procédure de l'*Inquisition*. Un comité, que le Pape lui-même veut qu'on appelle « Comité de vigilance », dont « les délibérations et les décisions » seront tenues secrètes, composé « d'hommes éprouvés des deux clergés », sera « sans retard » institué dans chaque diocèse pour « *surveiller* ». Il surveillera « très attentivement et de très près » les hommes et les idées ; les membres des deux clergés s'épieront mutuellement, les pieux fidèles les épieront les uns les autres et les uns par les autres ; et, tous ensemble, élevés par la grâce de la plus extraordinaire des Encycliques à la hauteur de policiers secrets, ils « informeront *de tout* l'évêque afin qu'il prenne les mesures les plus propres à étouffer le mal dans son principe ».

(1) Le fait est confirmé. L'assemblée plénière de l'épiscopat que les évêques demandaient l'autorisation de tenir depuis plus d'un an, et qu'ils espéraient avoir à la fin de février, vient d'être ajournée (31 décembre) *sine die* par une lettre du cardinal Merry del Val au cardinal Richard.

Indépendamment de sanctions plus spéciales, blâme officiel, condamnation, interdit, excommunication, — est déclaré, par un récent *motu proprio* explicatif de l'Encyclique, excommunié *ipso facto* quiconque soutiendra une seule des opinions ou des propositions condamnées par le Syllabus ou l'Encyclique,— le premier devoir des évêques envers les prêtres suspects sera de leur rendre l'existence aussi *désagréable*, aussi *stérile* et *déshonorée* que possible, de les traquer sans merci, de les « traverser », de les « appliquer à d'infimes et obscures fonctions », de les « mettre d'autant plus bas qu'ils cherchent à monter plus haut ». Et les évêques, quelque envie qu'ils aient de se dérober à leur mission, ne le pourront pas. A date fixe, « un an après la publication des présentes, et ensuite tous les trois ans », ils auront à « envoyer au Saint-Siège une relation fidèle et corroborée par le serment » sur le fonctionnement bimensuel de la sinistre machine. Leurs faits et gestes à eux-mêmes ne seront pas moins attentivement observés et rapportés, et aussi férocement châtiés. Pie X a déjà commencé à les épurer ; il épurera encore ; il leur a montré ce qu'ils ont à attendre des commissaires pontificaux, religieux ou prélats marrons, qui viendront les enquêter publiquement ou secrètement, et des congrégations romaines qui auront à les juger à huis clos.

C'est au plein cœur du moyen-âge le plus redoutable et le plus maudit que le Pape veut ramener

son Eglise. La Sainte Inquisition d'Espagne n'a jamais conçu dessein plus vaste et plus sombre que le sien ; et la vieille Venise retrouverait quelque chose de son esprit et de l'une de ses institutions les plus caractéristiques, dans ces conseils occultes chargés de pourvoir au salut de la cité de Dieu sur terre. Un Pontife moins « dépourvu de souci et de crainte au sujet de l'avenir de ses principes (1) » se serait interrogé sur l'effet moral que peut produire sur cette génération la montre d'une pareille chambre de torture, et si par exemple elle n'est pas de nature à précipiter et à universaliser le mouvement de *laïcisation* qui menace d'enlever à l'Eglise ses plus sûrs moyens d'action, si elle ne va pas fournir à brève échéance dans tous les pays civilisés un irrésistible argument aux adversaires de toute espèce de liberté d'enseignement, si elle ne va pas coaliser contre l'idée religieuse toutes les forces de la pensée scientifique, — si Pie X enfin, l'homme qui sur terre parle au nom de Jésus, a bien choisi l'heure et le moment, quand « tous les yeux s'étaient tournés vers l'Eglise avec anxiété, dans l'espérance qu'elle pourrait avoir du pain pour les multitudes affamées, pour ceux qui sont travaillés de cette vague faim de Dieu sur laquelle l'Encyclique déverse tant de mépris (2) », pour venir à

(1) Tyrrel. *Times*, 1er oct. 1907.

(2) *Id.*

eux, menaçant, railleur et méchant, sans pitié et sans intelligence, « une pierre dans une main et un scorpion dans l'autre ».

Le Pape ne connaît pas ces sortes de faiblesses. Mais il a dû se demander tout de même, et on peut se demander pour lui, quelle sera *l'efficacité* de ce terrorisme théologique. Certes il fera des victimes, il en a déjà fait, et quelques-unes embarrasseront fort les apologistes de l'avenir. Ces victimes souffriront dans leur chair et dans leur cœur ; et les ironies légères de l'Encyclique leur laisseront le droit de se souvenir que s'ils sont victimes, ils le sont « après les prophètes et après Jésus-Christ », et après beaucoup d'autres dont l'œuvre n'a pas été mauvaise et dont le nom reste grand. Mais d'abord il n'est pas sûr que les coups dont on aura frappé tel ou tel des chefs modernistes paralysent beaucoup leur activité et diminuent sensiblement leur influence, et moins encore arrêtent et désorganisent les troupes qui les suivent et qui sauront se prêter à toutes les stratégies de la lutte nouvelle. On a déjà tué plusieurs de leurs journaux et de leurs revues ; ils s'y attendaient. Les autres ne vivront peut-être pas longtemps, ils s'y attendent. Mais les voilà qui s'apprêtent à s'installer dans les journaux et les revues de la pensée libre et scientifique. Ils seront réduits à ne pas toujours mettre leurs noms au bas des pages qu'ils publieront. Mais ce qu'ils auront à dire sera dit, et l'anonymat dépistera aisément les soupçons

de la police pontificale. Et dès maintenant la secrétairerie d'Etat qui avait mis à profit les industries tout à fait modernes d'un prélat journaliste d'équivoque réputation, pour assurer une *bonne presse* à l'Encyclique dès le lendemain de son apparition, peut s'apercevoir que, si l'on excepte les petits journaux cléricaux, qui ne comptent pour personne, la presse devient mauvaise aux hommes et aux idées du Vatican. Les modernistes sont au travail ; et tout fait croire qu'ils travailleront de la plume, bien et longtemps.

Il est très sûr au contraire que leur défaite, si défaite il y a, sera de courte durée : « Le pape d'un côté, les modernistes de l'autre, sont les représentants de deux mentalités. Laquelle l'emportera ? Poser la question, c'est la résoudre. C'est la jeunesse qui sera victorieuse, et alors se réalisera la prophétie du vieux Joachim de Flore sur le troisième âge de l'humanité (1). » « On ne tue pas les idées à coups de bâton (2) », des idées surtout qui tiennent par tant de liens au fond même de l'esprit humain. La publicité de l'Encyclique introduira le modernisme dans des milieux où, sans cet heureux secours, il aurait mis longtemps à pénétrer. La persécution, comme le faisait remarquer l'un des premiers persécutés, unira plus étroitement l'aile droite du mo-

(1) P. Sabatier. *Revue chrétienne*, 1er oct. 1907, p. 268.

(2) Loisy. *Autour d'un petit livre*, XXI.

dernisme à l'aile gauche ; elle apprendra à quelques-uns qui l'oubliaient un peu, la solidarité de leurs thèses et de leur cause. Les anathèmes archaïques et inoffensifs dont on frappera les doctrines et les personnes ne leur aliéneront les sympathies d'aucun catholique intelligent, et ils découvriront à plusieurs l'abîme où les directions du Pontificat actuel portent le catholicisme. Ils seront pour les modernistes et leur programme la plus active des recommandations auprès des libres esprits dont le nombre est grand et grandit vite. Ceux qui sont les plus en vue et qui seront le plus brutalement atteints, se consoleront en pensant qu'ils ne sont pas seulement des martyrs, mais qu'ils ont toute chance d'être des « martyrs de la vérité », et que selon le mot de Pie X lui-même, « après tout, les progrès ne vont pas sans crise, ni les crises sans victimes ».

Il faut peut-être plaindre les bourreaux plus que les victimes, — je veux dire ces malheureux évêques déchus et impuissants avec lesquels le grand Frère de Rome qui ne veut pas qu'on innove a pourtant lui-même innové des libertés inconnues de beaucoup de ses prédécesseurs. N'est-ce pas hier qu'on maquillait leurs votes les plus solennels dans une bulle — la bulle *Gravissimo* — plus qu'équivoque ? et que de leur sentiment on faisait le cas que les papiers Montagnini nous ont appris ? Aujourd'hui on les entend, sous la férule d'une opinion politico-cléricale savamment ameutée, proclamer de cette Lettre

pontificale qui les humilie et les épouvante tout bas, que « c'est du soleil et c'est de la foudre (1) » ; et les plus intelligents et les plus sincères sont réduits, timides et impuissants, à écrire sous le voile de l'anonymat, qu'ils sont « tristes infiniment », qu' « ils sentent si bien que nous allons à une épouvantable défaite (2) ». « J'en veux à mon père et à ma mère, dit l'un d'eux (3), de m'avoir appris à lire et à écrire ». Quelques-uns s'en vont, n'espérant plus rien et succombant moins aux « faiblesses physiques » qu'aux lassitudes morales (4) ». Il faut les plaindre parce qu'on leur impose une tâche surhumaine sans doute, mais surtout inhumaine et indigne, celle d'espionner et de rudoyer leurs humbles et héroïques « *coopérateurs* », leurs frères de travail et de misère; de faire plus profonde encore, par la persécution et la délation, la séparation entre ce que Pie X appelle « le gouvernement ecclésiastique » et le « clergé inférieur »; qu'ils ne peuvent même pas, eux, sachant ce qu'ils savent et ce qu'on ne sait pas à Rome, se faire d'illusion sur le sort réservé à la politique de violence et de réaction à laquelle les partis vaincus

(1) Lettre de Mgr Touchet pour promulguer l'Encyclique.

(2) Lettre d'un évêque à M. Hyacinthe Loyson, *Siècle*, 17 oct. 1907.

(3) Lettre d'un évêque à M. Julien de Narfon, *apud Siècle*, 8. nov. 1907.

(4) Lettre de Mgr Lacroix pour notifier sa démission d'évêque de Tarentaise.

ont entraîné une fois de plus la Papauté ; que de pareils moyens de réaliser l'unité morale et religieuse sont surtout dangereux pour ceux qui les emploient, qu'ils sont conseillers de faciles et terribles représailles ; que si enfin, par le plus chimérique des hasards, la Curie romaine paraissait réussir dans ses desseins, par tous pays les esprits les plus tolérants, les plus libéraux, les plus généreux de notre civilisation — ceux qui ont essayé de détourner de l'Eglise les brutalités des multitudes haineuses,— n'hésiteraient pas à se joindre aux anti-cléricaux pour en finir avec le plus incorrigible et le plus révoltant des despotismes — le despotisme des consciences et des croyances, la main-mise sur l'ignorance et la faiblesse, sur la femme et sur l'enfant.

Au moins les mesures qui devront assurer l'*isolement* et la *non-contamination* du clergé nouveau, au milieu d'un siècle corrompu et corrupteur, ont-elles plus de chances de réussite ? La fermentation est grande depuis quelques années dans les clercs des séminaires et des Universités catholiques : les élèves intelligents ont entraîné les autres, et il a fallu que les professeurs suivent. Intéressante évolution dont l'Encyclique ne modifiera que les aspects extérieurs. Les condamnations de l'Eglise sont des considérants théologiques considérables ; mais les faits historiques et linguistiques sont les faits ; la meilleure bonne volonté ne saurait empê-

cher qu'ils soient ce qu'ils sont. La réflexion est éveillée. Dans les regards de leurs élèves, les diplômés de la Commission pontificale liront des questions secrètes, des inquiétudes muettes: « L'assiette des esprits est perdue (1) ». Les menaces de la hiérarchie intimideront les séminaristes timides; les promesses alléchantes d'une administration plus absolue que celle du Tsar ou du Sultan de Constantinople, et les facilités de faire carrière fructueuse au titre commode d'orthodoxe, entraîneront les ambitieux et les habiles. Mais il y a les sincères, les laborieux, les indépendants, les curieux de dangers et d'aventures, ceux qui ont fait du sacerdoce le rêve d'une belle vie, d'une vie toute d'honnêteté, et de droiture, de sacrifice de ce qu'on est et de ce qu'on a à un Idéal. Ils continueront. Ils ne seront tenus que d'opérer un peu autrement. Etudiant seuls, ils étudieront mieux et plus loin, ils auront des livres pour leurs exercices scolastiques, et ils en auront d'autres pour leur travail personnel. Ils ne seront isolés qu'en apparence ; les savants de tout ordre travaillent pour eux, et la science les ravitaillera. La pensée contemporaine continuera de leur arriver sous toutes ses formes, d'autant plus séduisante et conquérante qu'elle aura la saveur d'un fruit défendu. Elle est l'atmosphère même dont vivent tous ceux qui vivent intellectuellement. Le projet conçu par

(1) P. Desjardins. *Catholicisme et Critique*, p. 88.

la Curie de créer de toutes pièces, à coups de règlements, une petite ambiance artificielle, une façon de *serre chaude* où les clercs, — qui ne manqueront pas d'accourir nombreux, la ferveur des temps et le charme des programmes pontificaux aidant, — seraient enfermés dès leurs plus tendres années et murés jusqu'à leur mort, tellement organisée d'ailleurs que ni l'air ni la lumière ni les voix du dehors n'y puissent arriver, est assurément, dans l'histoire des utopies, l'une des plus extraordinaires et des plus malsaines. Cela peut-il aboutir à quelque chose ? cela est-il même concevable ?

Supposons pourtant l'expérience faisable, faite avec succès. Qu'est-ce qui s'en suivra ? Qu'est-ce qu'en attendait l'empereur Julien qui lui aussi a eu ce rêve — et qui ne travaillait pas à sauver le christianisme ? Plus singulière qu'elle n'est déjà, devenue systématiquement inutilisable et inintelligible à la société, blessante à tous, l'Eglise catholique apparaîtra odieuse et repoussante. Le clergé aura une mentalité, les peuples en auront une autre. Le moins est, que d'un groupe à l'autre on ne se comprenne pas, qu'on ne puisse pas même se parler. Comment de pareils apôtres évangéliseront-ils un pareil monde ? Imagine-t-on, observe un publiciste savoureux, « qu'à Saint-Cyr on apprenne aux élèves à tirer de l'arc pour les préparer à conduire des gens munis de mitrailleuses (1) » ? Ou, si l'on veut,

(1) Cornély. *Le Siècle*, 26 oct. 1907.

quelle serait, sur l'évolution de notre science et de nos esprits, l'action de quelques milliers d'écolâtres du XII[e] siècle qu'un thaumaturge de la *Légende dorée* aurait fait sortir un matin de leur vieille tombe de pierre ? Ce serait une étrange vision, on considérerait les revenants avec une curiosité amusée, mais vite lassée, et qui deviendrait aisément malveillante s'ils essayaient de se mettre en travers de nos habitudes de vie ; la marche de la civilisation n'en serait sensiblement ni contrariée, ni modifiée, ni retardée. Les *revenants* de Pie X ne feront pas beaucoup plus.

Si l'on veut tant faire que de réaliser ce qui seul est réalisable du programme papal, il faut se résigner à préparer un clergé inculte, presque un clergé illettré,— un clergé nègre ou papou,— un clergé de popes et de sacristains. Un tel clergé assurément serait bien armé pour se défendre contre les tentations de la pensée et du modernisme. Cela ne serait pas très glorieux, mais cela serait net ; et on irait déjà loin dans ce sens, en pratiquant strictement quelques-uns des moyens préconisés par le Pape. — Ce que le public, moins subtil que le monde des théologiens, retiendra de ces étranges pages de l'Encyclique, c'est, plus encore que la haine, la crainte grandissante, l'*obsession* que Rome semble avoir de la science et des savants, au moment où la science et les savants s'approchent d'elle et s'apprêtent à vérifier ses titres. Il se dira qu'il faut que cette

grande société soit vraiment bien troublée, bien peu sûre d'elle-même, qu'elle estime sa cause bien mauvaise pour recourir à de pareils moyens de salut. Tout à la fin de son *Histoire des origines du christianisme*, Ernest Renan, résumant la philosophie de son sujet, a écrit : « Entre le christianisme et la science, la lutte est inévitable ; l'un des deux adversaires doit succomber (1) ». Les modernistes paraissaient ne pas désespérer de retarder la lutte suprême assez longtemps encore ; et ils prenaient leurs mesures pour qu'au jour où elle s'imposerait, ils fussent à même de faire la plus belle résistance. On verra seulement dans le geste et la parole de Pie X, que le chef du catholicisme, moins confiant ou mieux instruit de la faiblesse des positions à défendre, n'a pas même osé affronter la lutte, et qu'il n'a su que se dérober.

Les persécutions ne serviront pas plus à l'Eglise qu'elles n'ont servi jadis à ses ennemis contre elle. La persécution du modernisme et des modernistes sera plus vaine encore que toutes les autres. Elle ne fera rien de ce qu'on lui demandait. Elle laissera le clergé qui a des idées avec les idées qu'il a, — qu'il s'est faites à lui-même et dont il sait le prix ; et elle n'empêchera pas les prêtres de demain, les prêtres intelligents, — par cela seul qu'ils seront de demain, — de s'éloigner d'une génération de plus des maîtres

(1) *Marc-Aurèle*, p. 638.

du moyen-âge qui ne répondront pas mieux à leurs questions qu'ils n'ont pu répondre aux nôtres. Mais elle fera ce qu'on ne lui demandait sans doute pas : elle montrera à tous l'épouvantement de l'Eglise ou du moins de ceux qui parlent en son nom, devant la lumière qui se fait, — et son impuissance à empêcher qu'elle se fasse.

CHAPITRE IV

L'Inévitable conflit : l'Histoire et le Dogme.

Sans colère, sans étonnement, — sans inutile révolte, mais l'âme triste, lasse, pleine de choses aimées qui sont mortes ou qui vont mourir, — quand j'ai eu fini de lire cette Lettre solennelle du premier des évêques à tous les évêques « en paix et en communion avec lui », j'ai pris dans mes mains ma tête lourde et fiévreuse. J'ai revu passer devant moi le rêve de sacerdoce que j'emportais, ému et tremblant, fier, à l'autel du Seigneur, joie enivrante de mes vingt-cinq ans. J'ai entendu, comme s'il était d'hier, le serment que nous étions quelques-uns à nous faire sous les grands arbres du séminaire aujourd'hui silencieux et clos, que d'autres jeunes gens sincères et rayonnants, ayant au front le même signe que nous, faisaient dans tous les séminaires de France : celui d'aller et d'enseigner les nations, l'Evangile en main, de porter la vérité religieuse à ceux qui ne l'ont pas ou qui ne l'ont plus, de mettre à son service toutes les vérités et de n'y mettre que des vérités, mais de la mettre aussi au service de toutes les vérités et de toutes les géné-

rosités, de tous ceux qui travaillent à accroître le patrimoine intellectuel et moral de l'humanité. Nous répétions, sans le connaître, le programme d'un aîné au cœur très noble : « Vous seriez des chrétiens antiques dans des hommes nouveaux, vous seriez d'humbles serviteurs de Dieu dans des citoyens fiers et libres, vous auriez les convictions de l'éternité dans l'intelligence des temps (1) ».

Une nouvelle aube semblait se lever, toute pleine de frissons purs et d'espérances bénies. A nos chants, des chants lointains répondaient de partout : « Une rumeur court, écrivait un grave et souriant philosophe ; la pensée moderne retourne au Christ et le Christ va reprendre l'empire (2) ». Un grand Pape était venu, et des rancunes très vieilles et des haines très dures étaient peu à peu oubliées. Des pèlerins fameux reprenaient le chemin du Vatican : « Envolée au-delà des vieux dogmes, la pensée de Léon XIII s'était venue poser, colombe annonciatrice de paix, sur les inquiétudes modernes (3) ». Elle ne se détournait pas, colère et inintelligente, de l'homme tel que l'histoire, qui est « la logique de Dieu », l'a lentement façonné ; elle aspirait à le comprendre, à l'accueillir, à le gagner. Elle croyait, elle voulait

(1) Henri Perreyve, *Discours sur Lacordaire.*

(2) Ollé-Laprune. *Les Sources de la paix intellectuelle*, Conclusion.

(3) H. Bérenger. *L'aristocratie intellectuelle*. p. 85.

croire que c'est encore le divin et merveilleux ferment, actif et puissant même dans ceux qui ne le connaissent pas, qui a fait l'homme moderne, l'homme d'aujourd'hui, « avec ses conceptions morales et sociales, son esthétique, sa politique, son inclinaison d'esprit et de cœur vers les petites choses et les petites gens (1) ». « Prêtez l'oreille, avait clamé le prophète du XIX[e] siècle, Lamennais, et dites-moi d'où vient ce bruit confus, vague, étrange que l'on entend de tous côtés. Quelque chose que nous ne savons pas se remue dans le monde. Il y a là un travail de Dieu ». Nous écoutions les voix mystérieuses, et nous bénissions ce Maître qui nous avait appelés à travailler avec lui.

Que tout ce passé qui tient dans quelques années semble aujourd'hui lointain et ironique ! Et je me demandais quelle inspiration inconnue, dominatrice, étrangère à l'esprit de Léon XIII, avait envahi et subjugué l'esprit de Pie X, et dicté ces pages dépitées, moqueuses et dures, où rien de l'Evangile n'a passé, qui ont annihilé tant de nobles efforts, et qui vont faire à tant d'hommes méritants et à tant de choses respectables un avenir tourmenté et douloureux. Quand le Pape les accuse de travailler « avec un art souverainement perfide » à « annihiler les vitales énergies de l'Eglise et à renverser de fond en comble le règne de Jésus-Christ », les moder-

(1) Melchior de Vogüé.

nistes ont deux fois le droit de protester et de ne pas se reconnaître. Ce qu'ils ont voulu plaider auprès d'un siècle qui se désintéresse depuis longtemps des théologies et des théologiens, et ce qu'ils ont plaidé en un langage où ils avaient mis toute l'émotion de leur âme et toute la droiture de leur intelligence, c'est bien et uniquement la cause du christianisme et de l'Eglise. L'histoire ne parlera pas comme l'Encyclique. Elle leur rendra cette justice. Elle dira, sans qu'on puisse la contredire, qu'ils lui ont conservé en des jours difficiles des fidèles, laïcs et prêtres, que le seul ressouvenir des catéchismes diocésains, des histoires saintes et des théologies de séminaire, en aurait depuis longtemps éloignés si on ne leur avait pas fait entrevoir la possibilité d'interprétations moins indignes d'une intelligence cultivée ; qu'ils lui ont obtenu l'attention, le respect, la sympathie d'adversaires restés rebelles à une apologétique qui vaut surtout pour des mystiques et des croyants, mais qui ont été surpris et touchés par l'honnêteté de leur recherche et par l'effort qu'ils ont fait pour se penser eux et leur foi en fonction de la pensée de tous ; qu'ils avaient réussi à renouveler l'air de la vieille maison en y faisant entrer un peu de lumière chaude et caressante, qu'ils l'avaient fait aimer à ceux du dedans et désirer à ceux du dehors ; qu'ils avaient surtout le mérite, pour les esprits préoccupés des résultats nouveaux auxquels la science contemporaine a

conduit, de réserver l'avenir, de ménager des lignes de retraite,— qu'ils étaient peut-être, si on les avait laissés faire, porteurs d'un « beau secret d'invulnérabilité (1) » contre les coups de toutes les critiques, de celle d'hier et de celle de demain.

Et Pie X, quand on l'aurait voulu autour de lui et qu'il l'aurait voulu lui-même, n'a pas pu ignorer cette œuvre glorieuse et bienfaisante. Mais alors pourquoi l'a-t-il brutalement détruite, si même il l'a détruite « à contre-cœur » ? Quelques-uns ont cru voir dans l'Encyclique l'extension aux sciences religieuses de la politique générale du nouveau pontificat : obliger les catholiques, engagés dans des compromissions peu dignes et peu profitables, à rompre « les relations diplomatiques entre l'Eglise et le Siècle (2) », à « serrer les rangs tout autour de l'arche sainte et à s'abriter sous les murs de Jérusalem », à « s'enfermer dans la cité sainte, loin des vents empestés, à se suffire à eux-mêmes, semblables à des assiégés dans une ville investie, à conserver pure la flamme sacrée jusqu'à ce que, l'atmosphère extérieure s'étant assainie, il puisse de nouveau montrer sa lumière et la propager » ; c'est-à-dire sacrifier bravement aux sûres revanches de l'avenir un présent dont il n'y a plus rien à espérer humainement, laisser se faire, s'il le faut, ruines sur

(1) P. Desjardins, *Catholicisme et Critique*, p. 80.

(2) G. Fonsegrive, *Le Temps*. 28 sept. 1907.

ruines, et attendre l'heure de Dieu « avec la confiance du veilleur qui attend l'aurore (1) » : *Spem habeamus, Deus providebit.*

D'autres ont rappelé plus encore que l'esprit simpliste et impulsif du Pape, son tempérament mystique, sa naïve et intègre foi d'enfant, son idée merveilleuse du Suprême Pontificat : « Le Saint-Père vit dans l'absolu. Tel le célébrant qui, au jour de la procession de la Fête-Dieu, portant le soleil d'or, oublie tout, ne voit plus que l'hostie, va un chemin qu'il ignore, uniquement attentif au dialogue qu'il a entrepris avec son Dieu glorifié, tel Pie X s'avance vers l'avenir avec une sécurité peut-être unique dans les annales de la papauté (2) ». Doux envers les petits, respectueux des grands, méprisant de lui-même quand il n'était que Giuseppe Sarto, il relève magnifiquement son humble front de plébéien, et son œil devient dur et impérieux, au souvenir des transformations prodigieuses que l'élection sainte a faites dans sa chétive humanité. Vicaire du Christ Fils unique de Dieu, Chef qui ne peut défaillir d'une Eglise que ni les hommes ni les temps ne peuvent entamer, il définit avec ses théologiens, ou contre eux s'il lui plaît, il condamne ou approuve sans appel sur terre, au nom de la puissance qui fait fléchir toute puissance. « Le

(1) P. Sabatier. *Revue chrétienne*, 1er oct. 1907, p. 255.

(2) P. Sabatier, Id. p. 254.

doute n'effleuré pas son âme... Il est le canal de la révélation divine (1) ». Il se rit du témoignage laborieux et incertain des chercheurs et des lecteurs de textes. C'est de plus haut que les histoires et les philologies, et par des voies plus sûres, que la Vérité descend sur lui. Il suffit que les sciences les plus puissantes et les plus acclamées vienent, dans leur expansion victorieuse, à heurter l'un ou l'autre des enseignements dont la garde lui est confiée, pour que le vieillard vêtu de blanc, par qui seul parle Dieu, ait le droit de se lever et de les dénoncer comme des maîtresses d'erreurs ; et, qu'il soit savant ou ignorant, « il n'est permis à personne de juger son jugement (2) ».

Chacune de ces explications enferme une part de vérité ; mais la vérité totale est à la fois plus simple et plus tragique. Elle seule a pu arracher à Pie X ce cri d'angoisse et d'indignation : « C'est la religion catholique et sa sécurité qui sont en jeu. Trêve donc au silence qui désormais serait un crime. » Quelle que soit l'influence accidentelle des acteurs et des circonstances, de ce qui aurait pu être autre ou de ce qui pourrait le redevenir, elle est secondaire. L'influence des « nécessités antérieures irrésistibles (3) » domine tout. Des laïcs, d'âme très religieuse,

(1) P. Sabatier. *Revue chrétienne*, 1er oct. 1907 p. 254.

(2) Concile du Vatican. *Première Constitution*, Ch. III.

(3) P. Desjardins, *Catholicisme et Critique*, p. 6.

ne sentent pas toujours toute la force de cette dialectique interne qui est au fond de la dogmatique chrétienne, et qui l'entraîne à toutes sortes de déductions auxquelles elle ne va qu'à son corps défendant. Il faut avoir traversé les enseignements des théologies. Ceux qui ont passé là, même après leur rupture avec l'Eglise, ne se font point d'illusions. Le catholicisme est peut-être, de toutes les religions où la vie religieuse de l'homme s'est exprimée, la plus dure et la moins pliante, parce qu'elle est la plus logique et la plus déduite. Avec lui, il n'y a pas à en prendre et à en laisser : « Un seul dogme abandonné, dit Renan (1) qui se souvenait de ses cahiers de Saint-Sulpice, un seul enseignement de l'Eglise repoussé c'est la négation de l'Eglise et de la révélation. Une seule pierre arrachée à cet édifice, l'ensemble croule fatalement ». Il y a quelques années, quand les temporisations de Léon XIII aidaient aux illusions, le prêtre distingué qui dirigeait alors l'Ecole Fénelon à Paris et qui enseigne maintenant à l'Université de Bruxelles, voyait déjà ce que plusieurs de ses amis voulaient qu'il ne vît pas : « A la rigueur, moyennant une série d'oublis et de choix intelligents, on conçoit un *christianisme* symbolique, expression imagée traditionnelle, riche de souvenirs et d'expériences historiques, de la conscience humaine; mais

(1) E. Renan, *Souvenirs de jeunesse*, p. 301.

un *catholicisme* symbolique ne se comprend point. Jamais l'autorité catholique n'acceptera, sans abdication, d'être considérée comme symbolique, c'est-à-dire comme n'étant, au fond, qu'une méthode pédagogique *provisoire* à l'usage des âmes encore « mineures ». *Sit ut est, aut non sit.* Tout le reste ce sont des équivoques ou des jeux de mots (1) ». Aussi le doyen des philosophes italiens contemporains, l'illustre positiviste Roberto Ardigo, qui fut jusqu'à quarante ans passés un pieux et savant chanoine de Mantoue, a-t-il pu écrire en toute vérité de l'Encyclique ces paroles sur la portée desquelles les journaux du Vatican se sont d'ailleurs mépris : « Si l'Eglise n'avait point agi comme elle a fait, elle se serait vouée elle-même au suicide ». Et c'est hier que l'ancien orateur de Notre-Dame de Paris, le P. Hyacinthe Loyson, tout en estimant que « Pie X, par son Encyclique et son Syllabus aurait prononcé sa propre déchéance, si la déchéance de la papauté n'avait été prononcée par le Pape Pie IX » (2), convenait pourtant que « les actes les plus extrêmes de Pie X sont l'application sincère et conséquente » du concile du Vatican. Il aurait pu ajouter que le concile du Vatican continuait et développait celui de Trente, et que l'un et l'autre étaient l'inévitable conclusion de tout le théologisme antérieur.

(1) Abbé Marcel Hébert. *La Faillite du Catholicisme despotique*, p. 17.

(2) *Le Siècle*, 17 oct. 1907.

L'Encyclique et le Syllabus de Pie X, un pape moins sûr de la papauté, moins matériellement confiant en Dieu, plus expérimenté des leçons d'histoire, aurait pu les différer, les estomper, les envelopper de formules moins courtes, moins univoques, moins provocantes pour les hommes d'étude, mais tout de même il eût fallu qu'un jour ou l'autre, et un jour prochain, il les écrivît. Et c'est cette nécessité qui fait, à nos yeux, leur exceptionnelle gravité.

Le Dogme est un ensemble vaste et imposant, si exactement harmonisé, si étroitement lié, — cimenté à la romaine, — que rien, maintenant que la pierre de voûte a été posée, n'en saurait plus être détaché ni remplacé sans que des lézardes béantes ne s'ouvrent partout et que la gigantesque cathédrale métaphysique n'aille à s'ébranler et à s'abîmer dans une totale et inévitable ruine. Il continuera d'être ce qu'il est, ou il ne sera plus. Des travaux de restauration partielle ne sont pas possibles. Les choses n'ont pas été toujours ainsi. Il y a eu un court moment où le Dogme n'était pas : ce fut le temps où Jésus prêcha le prochain avènement du royaume de Dieu et la nécessité de s'y préparer en faisant le bien et en se repentant sincèrement d'avoir fait le mal; le temps aussi où, quand Jésus fut parti et qu'on attendait encore son prochain retour sur les nuées du ciel, ses naïfs compagnons de Galilée le *racontaient* tel qu'ils l'avaient vu et entendu, à leurs compatriotes moins heureux. Il y a eu un moment plus long,

où son ossature générale était déjà arrêtée, mais où sa puissance de plasticité restait très grande, où il arrivait à se débarrasser du vieux judaïsme des parousies et des apocalypses, à s'incorporer les rites et les cultes païens (1) seuls capables de retenir les foules, à capter enfin les subtiles imaginations du néo-platonisme. Il était même vieux de douze cents ans qu'il réussissait encore, avec Albert le Grand et Saint Thomas, malgré l'effroi des Papes timides et conservateurs Grégoire IX et Urbain IV et leurs condamnations toutes pareilles à celles de Pie X, à absorber l'Aristotélisme des philosophes arabes.

Mais lui-même mit fin aux possibilités d'évolution qui lui restaient. Au nom de l'autorité dont il se réclamait pour s'imposer, sans discussion, à ses fidèles, et aussi pour être plus sûr de résister aux schismes et aux hérésies, le catholicisme avait posé, sans entrevoir où cela le conduirait, que *ses décrets dogmatiques le lieraient lui-même*. C'était s'interdire de jamais revenir en arrière, et s'obliger de n'aller en avant que dans une seule direction, d'orientation de plus en plus immuable. Le protestantisme précipita les choses. Afin de couper court aux propositions de ceux qui appelaient une grande réforme au sein du catholicisme et de leur enlever toute espérance à ce sujet, le concile de Trente érigea en Dogmes les légendes et les formules qui

(1) Saintyves, *Les Saints successeurs des Dieux.*

avaient, au moyen-âge, tenu lieu d'histoire et de philosophie. Il n'y avait plus dès lors de catholicisme concevable que dans les limites resserrées où les argumentations des scolastiques s'étaient tenues. Restait à concentrer l'infaillibilité de l'Eglise dans un seul homme : ce fut l'œuvre du concile du Vatican. Le travail d'unification dogmatique fut achevé quand, d'une part, on eut proclamé que le Dogme n'est pas même susceptible de recevoir « un sens différent de celui qui a été compris par l'Eglise (1) », et, d'autre part, que la seule parole du Pape, quand telle est sa volonté clairement manifestée, suffit à engager toute l'Eglise et Dieu lui-même pour les siècles des siècles.

Cette consistance, cette unité, cette *impuissance de mutabilité* qui est bien la marque même du Dogme catholique, a fait longtemps son orgueil et sa force; elle fait toujours son orgueil, mais assurément elle ne fait plus sa force. Car le Dogme, qu'on le veuille ou non, implique toutes sortes de choses auxquelles son sort est lié, toute une *philosophie* par exemple et même toute une méthode de philosopher, toute une *histoire* aussi, toute une *exégèse* et toute une méthode très spéciale d'histoire et d'exégèse. Ce que les modernistes ont appelé la *conception intellectualiste* du Dogme, c'est sa conception authentique, traditionnelle, celle en dehors de laquelle il

(1) Concile du Vatican, Constitution *de Fide*.

n'y a plus de dogme. Des gens beaucoup moins intelligents que lui l'ont sèchement appris à M. Le Roy. Mais le malheur est que cette philosophie, cette histoire, cette exégèse qui devraient être la vérité absolue, puisqu'on les met au compte de Dieu, portent leurs marques de fabrique, qu'elles trahissent des insuffisances, des bévues, des faussetés, des sénilités, des verbalismes de toutes sortes ; qu'elles sont sans valeur dans l'état actuel des études philosophiques et des recherches scientifiques, qu'elles ne sont prises au sérieux que par des hommes dont le jugement, incompétent et intéressé, ne compte pas ; et que si nos sciences et nos philosophies continueront sans doute de progresser et d'évoluer, le nouveau chemin qu'elles feront les éloignera de plus en plus de l'étape depuis longtemps dépassée, où, malgré l'attente des théologiens, elles ne reviendront pas.

Chacun sait que le mouvement scientifique de la Renaissance a fini de tuer la scolastique, et que la philosophie a commencé de se réorganiser toute entière avec Bacon et Descartes sur des données positives, qu'une nouvelle *physique* devait produire et a produit une nouvelle *métaphysique* ; que la plupart des problèmes ont été posés en des termes très différents de ceux où les docteurs du moyen-âge les abordaient ; que l'idée même que nous nous faisions de la *connaissace*, de la *raison*, de la *vérité*, s'est profondément modifiée. Mais il n'en faut déjà pas plus, lorsqu'on y regarde de près, pour que toutes

sortes de démonstrations classiques dont l'apologiste et le théologien ont le plus impérieux besoin, — celles par exemple de l'*existence de Dieu*, de sa *personnalité*, de la *distinction de l'âme et du corps*, de la *survivance* de l'âme, — paraissent désorganisées et minées par la base ; pour que toutes sortes de concepts — tels ceux de *création*, de *surnaturel*, de *miracle*, de *dogme*, de *nature* et de *personne*, de *transsubstantiation*, de *certitude* objective et absolue, de *moralité* fondée sur la volonté de Dieu, — empruntés jadis par les théologiens aux philosophes de leur temps et dont on ne voit pas comment ils se passeraient aujourd'hui, soient devenus non pas quelque chose de faux, mais, ce qui est plus grave, quelque chose d'impensable. Et le fait, étonnant pour plusieurs, que l'Encyclique met tout le mal du modernisme dans l'oubli de la scolastique, et cherche le seul remède efficace dans un retour à la philosophie des *Sommes*, témoigne qu'autour du Pape on en juge ainsi ; et que, si la philosophie de Descartes et de Kant reste victorieuse de l'effort que les Congrégations romaines, les grands Ordres religieux, les Universités catholiques, les séminaires et le clergé officiel s'apprêtent à renouveler vainement contre elle, pour la vingtième fois, on désespère de pouvoir sauver la théologie catholique.

Dans un autre domaine, les travaux combinés de l'exégèse et de l'orientalisme ne permettent plus à aucun esprit cultivé de voir la Bible de l'Ancien

Testament sous le jour hiératique et factice où on avait accoutumé prêtres et fidèles à la voir. Il n'est plus même possible d'opposer à la Critique les variations des critiques. L'accord est fait sur suffisamment de points et sur des points suffisamment graves, sur la composition du Pentateuque, sur les origines de la Loi, sur l'histoire d'Israël, sur la nature du prophétisme et du messianisme, sur le caractère des théophanies et des théocraties, etc. Nous n'en retiendrons ici qu'un seul, mais de telle nature que pas un exégète catholique, s'il sait son métier et s'il parle d'accord avec sa conscience, ne contredira. S'il y a en effet quelque chose d'acquis, c'est que les récits des premiers chapitres de la Genèse, « ce commencement de toutes les histoires » comme disait Bossuet, ne sont pas de l'histoire du tout, que ce sont des *contes*, adaptation liturgique et morale de vieux mythes babyloniens venus jusque chez les Juifs, par les plaines de la Chaldée, d'une antiquité impénétrable ; qu'au fond nous ne savons rien, ni nous ni les compilateurs de ces légendes, du temps et des conditions dans lesquels l'homme *primigenius* a fait son apparition, vieille vraisemblablement de beaucoup de millénaires d'années ; qu'à l'époque où la Bible le montre, argile pétrie de la main de Dieu, dans le mythe d'Eden, il y avait alors comme aujourd'hui de puissants empires en guerre les uns contre les autres, des montées énormes de Chaldéens contre l'Egypte,

des civilisations aussi compliquées que les nôtres et enrichies déjà de toutes les grandes inventions, des liturgies et des législations, dont d'importants vestiges sont venus jusqu'à nous ; et que les sages de ces âges reculés n'en devaient pas sans doute savoir plus que nous sur les origines de leur antique et curieuse espèce.

Ce résultat de la critique est aisément vérifiable. Il y a cent preuves pour une. Les maîtres de l'école primaire peuvent le mettre quand ils voudront à la portée des enfants de nos catéchismes. L'histoire d'Adam et d'Eve n'est plus bonne qu'à les amuser. Des savants catholiques, laïcs, prêtres, jésuites, dominicains, ont informé Rome. Rome n'a pas pu les laisser dire pourtant. Ce sont des *mythes*, elle le sait ; mais son dogme exige que ce soit de l'*histoire*. Avec eux, si elle laissait faire, ce n'est pas une simple légende qui tombe, c'est la *Légende de vie*, c'est l'*Histoire Sainte*, c'est la racine de tout son enseignement. Qu'on accorde aux critiques ce qu'on ne peut d'ailleurs leur refuser, c'est « la chute d'Adam et d'Eve, funestes à leur postérité, le premier homme puni dans tous ses enfants, et le genre humain maudit de Dieu », c'est le fait même d'une création *ex nihilo*, l'existence d'un Dieu personnel et créateur, l'âme faite à l'image de Dieu, l'unité de la race humaine, le Paradis terrestre, l'état de perfection de l'homme sortant des mains de Dieu, le péché originel, la genèse théologique de l'ignorance, de la

concupiscence, de la souffrance et de la mort, le besoin enfin d'une rédemption et la promesse d'un rédempteur, c'est-à-dire tous les éléments, *toute la matière première de la croyance chrétienne* dont on ne voit plus ce qu'il faut faire, ni à quoi les rattacher, ni par quoi les légitimer, ni comment les interpréter. Les faits concrets où Saint Paul et Saint Augustin, les inventeurs du péché originel, ont cru le saisir, n'existent pas. Ce que l'Eglise a pris et fait prendre pour un écho très proche et très distinct des premières voix humaines ne peut plus nous apparaître que comme une ébauche de métaphysique préhistorique, un essai de réponse infantile à des questions d'ailleurs insolubles qui se sont posées à l'homme dès le temps des réflexions les plus rudimentaires. Pascal convenait que « le péché originel est folie devant les hommes (1) », et Bossuet que « tout a ici en apparence un air fabuleux (2) ». Ce qui les rendait si hautains l'un et l'autre à l'égard de la raison, ce qui faisait voir à celui-ci « dans la faiblesse apparente d'un commencement si étrange la profondeur admirable de la théologie chrétienne », ce qui faisait proclamer à celui-là que « cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes », c'était uniquement l'autorité hors pair d'un texte auquel nul, parmi les textes émanés de mains d'hom-

(1) *Pensées*, éd. Brunschvicg. p. 557.

(2) Bossuet, *Elévations sur les mystères*, sixième semaine, 1re élévation.

mes, ne pouvait être comparé, l'absolue et infaillible garantie d'un récit fait par Dieu à l'homme. Or, c'est justement de cette nécessaire garantie que la critique nous dépossède, et l'Eglise et Saint Augustin et Saint Paul avec nous, en faisant de ces récits sacrés des fabulations étranges et qui relèvent de l'histoire générale des religions, où se sont traduites les curiosités, les terreurs et les espérances des humanités plus anciennes que la nôtre. Que reste-t-il dès lors de la chute et de la rédemption ?

Un moment les critiques catholiques s'étaient flattés que les Evangiles seraient épargnés, ou qu'ils feraient meilleure figure si la science osait les citer à son tribunal. Elle a osé, il n'y a pas devant elle de texte privilégié ; et l'épreuve a été mauvaise. Des quatre il y en a un — *le quatrième* — qui se classe tout de suite à part autant par la singularité du ton que par la richesse doctrinale du contenu. On a fini par démontrer avec une rigueur impitoyable que ce n'est pas un livre d'*histoire*, mais un livre de *théologie*, que c'est déjà « un traité de l'Incarnation » (1), qu'il n'a pas été écrit par l'apôtre Jean ni par un témoin quelconque des gestes de Jésus, que l'auteur — vraisemblablement un mystique inconnu du commencement du IIe siècle — n'a fait que « pétrir à nouveau » (2) la tradition très

(1) Loisy. *Le quatrième évangile*, p. 137.

(2) Desjardins. *Catholicisme et Critique*, p. 50.

reconnaissable des synoptiques, que le livre d'ailleurs très beau est « une fiction », que le Jésus qu'on y fait parler et agir n'a pas d'autre genre de réalité que le *Jésus* de l'*Imitation*.

Après trois ou quatre ans le gros livre où l'abbé Loisy a fait de merveilleuse façon cette démonstration n'a pas été réfuté, je veux dire qu'aucune des réfutations ne l'a touché. On l'a lu à Rome ; Rome n'ignore pas que les catholiques l'ont lu, et que ceux qui l'ont lu savent à quoi s'en tenir. Oui ! mais voilà, justement ce livre est « le texte le plus essentiel de tout notre trésor religieux d'occident (1) » ; il est surtout « la clé de la théologie ». C'est là et là seulement qu'on trouve l'expression ferme et claire de la divinité de Jésus, la doctrine du verbe génératrice de la christologie ecclésiastique, le dogme de l'Incarnation, les textes suaves et opulents qui fondent la théologie de la Grâce et de la Gloire. Si c'est vraiment Jésus Fils de Dieu, sachant tout et pouvant tout comme Dieu le Père, qui a laissé tomber de sa bouche ces admirables révélations, si l'apôtre Jean les a entendues et jalousement enfouies au fond de son cœur aimant pour les manifester à l'heure voulue, si l'Esprit-Saint a veillé pour que ni la mémoire ni la plume de l'auguste centenaire ne défaille, logiquement du point de vue catholique le raisonnement est lié. Mais aussi, que

(1) Desjardins, *Catholicisme e critique*, p. 51.

l'une ou l'autre de ces conditions, que toutes surtout viennent à manquer, l'argument tombe, et l'esprit du croyant a le droit de se troubler. La décision rendue sur l'ordre de Pie X par la commission biblique et confirmée par les propositions XVI, XVII et XVIII du Syllabus a été un scandale ajouté à d'autres scandales pour ceux qui étudient objectivement et honnêtement la Bible. Mais c'était un scandale nécessaire. Qu'ils pardonnent à l'Eglise! Elle ne pouvait les suivre dans leurs conclusions, si établies soient-elles, qu'en sacrifiant les thèses les plus essentielles de sa théologie et de sa mystique.

Au contraire du *quatrième évangile*, les trois autres, les *Synoptiques*, ont bien un caractère historique. Mais c'est de l'*histoire* très différente de ce que nous appelons histoire, d'une qualité très inférieure à ce qu'on croyait avoir quand il était admis que nous possédions le récit naïf et intégral d'un compagnon de Jésus, Mathieu, et celui de deux disciples de la seconde génération, Luc et Marc. « Les apôtres ont été trompeurs ou trompés », disait fièrement Pascal. Hélas ! non, les choses n'ont pas cette belle simplicité. L'examen et la collation des textes ont convaincu la tradition de fausseté. La liberté avec laquelle Mathieu et Luc ont exploité l'évangile de Marc peut édifier sur les libertés que ces pieux auteurs, sans aucun de nos scrupules, prenaient avec les textes sur lesquels ils travaillaient ;

et l'étude de Marc et des Logia, les deux textes plus primitifs au delà desquels aujourd'hui nous ne remontons pas, laisse voir que chacun d'eux a été composé par les mêmes procédés : « source par rapport à ceux-ci, il a eu lui-même des sources et n'a pas acquis du premier coup sa forme définitive (1) ». Nos évangiles ne sont donc pas des dépositions immédiates de témoins. Ce sont, comme on l'a dit, des « livres d'évangélisation », de l'histoire *édifiante*, c'est-à-dire systématiquement façonnée, aux origines lointaines et multiples, mêlée d'éléments que la critique a le droit de ne pas trouver rassurants : « Les divergences des Synoptiques entre eux, celles de Jean à l'égard des Synoptiques ont été soigneusement relevées, et l'on a ainsi fixé à l'autorité historique des textes une limite que les croyants ne peuvent s'empêcher de trouver effroyablement étroite (2) ». Les discours et les faits partout ont été grossis, *idéalisés*, remaniés par la conscience collective des premières générations chrétiennes, interprétés « dans la perspective de la gloire messianique ». Ils ne reproduisent pas la vie réelle de Jésus qui nous est inconnue, qui fut sans doute plus simplement et plus profondément humaine, mais seulement l'impression et l'idée que les fidèles s'en firent « dans l'atmosphère de la foi », en les adap-

(1) Loisy, *L'Evangile et l'Eglise*, 2e édit. p. 8.
(2) Loisy. *Id.*, p. 14.

tant à leurs enthousiasmes religieux, à leurs rêves aussi de messianisme et d'apocalypse. Les paroles que nous y lisons avidement ne sont pas, au moins la plupart, celles mêmes qui sont tombées de la bouche du divin prophète. Elles n'en sont, ainsi qu'on l'a fait voir par l'analyse même des évangiles et non par des raisons philosophiques, que l' « écho » grandissant et déformant, que la « réponse » que les premiers fidèles leur ont faite. On a pu démontrer, — et il a fallu que les critiques catholiques s'inclinent eux aussi devant la rigueur de la démonstration, — que les récits de l'Enfance où le divin resplendit si gentiment ne sont pas, pour user d'un éphémisme, « l'expression ferme de souvenirs historiques », que ceux de la *Passion* sont emmêlés de beaucoup d'éléments légendaires, que ceux de la *Résurrection* sont d'une inconsistance déconcertante et n'arrivent pas à concilier des traditions différentes dont l'origine première est susceptible d'ailleurs de plusieurs explications ; que les *Paraboles* elles-mêmes où nous approchons sans doute de plus près le Jésus historique nous en laissent encore très loin, par suite des développements, des corrections, des additions, des interprétations, des gloses de toutes sortes dont les rédacteurs de nos évangiles actuels ont enveloppé assez gauchement les fables primitives.

Si vraiment les trois évangiles dits historiques apparaissent aussi peu historiques, si ce sont des témoignages aussi troubles et aussi altérés, s'il ne reste

en eux qu' « une trace légère et incertaine de la doctrine du Christ », (1) n'est-ce pas d'abord toute l'apologétique des catéchismes, des sermonnaires, des vies de Jésus, qui s'en va? Car pour qu'on puisse entreprendre de démontrer que Jésus a accompli les prophéties, fait des miracles, donné dans sa vie et dans sa loi l'exemple d'une vertu véritablement surhumaine, il faudrait au moins qu'on sût de façon certaine ou suffisante, ce qu'il a dit, ce qu'il a fait, comment il a vécu, comment il est mort. Il faudrait qu'on le sût par des textes d'une véritable historicité, d'origine non suspecte, des textes clairs et sûrs dont la qualité et la signification s'imposent à tout esprit intelligent et de bonne foi, c'est-à-dire par des textes qu'on croyait bien avoir, mais que la Critique a fait voir que nous n'avons ni dans les Synoptiques ni ailleurs. (2).

Mais n'est-ce pas aussi tout ce qui de l'édifice théologique avait pu échapper à l'engloutissement du *quatrième évangile*, je veux dire la théologie de l'Eglise et des Sacrements ? Il faut avoir soi-même pratiqué les traités classiques de l'*Eglise* et des *Sacrements*, avoir manié la quantité de texte âprement et subtilement discutés jusque dans les moindres mots, si peu convaincants malgré tout, que le théologien catholique apporte et sans le concours desquels

(1) Décret *Lamentabili*, prop. XV.

(2) Cf. Loriaux *L'autorité des Evangiles*, E. Nourry, in-12 br.

il ne peut rien, pour comprendre l'étendue du désastre. Il avait déjà bien de la peine à essayer d'établir contre les théologiens des églises protestantes et des églises orientales le dessein singulier prêté à Jésus et l'institution faite par lui d'une Eglise visible, et la primauté et l'infaillibilité du pontificat romain, clé de voûte du catholicisme. Il n'était pas moins embarrassé quand il avait à fonder et à justifier cette étonnante conception du sacrement *ex opere operato*, du signe sensible sanctifiant par lui-même, si grossière, si voisine des vieux rites magiques; quand il devait prouver que, de par la volonté expresse de Jésus, ces distributeurs automatiques de vie divine sont au nombre de sept, qu'ils n'ont jamais été que sept, qu'ils ne seront jamais que sept. Mais qu'est-ce que toutes ces pseudo-démonstrations vont devenir désormais, si les textes sur lesquels on s'appuyait et on croyait pouvoir s'appuyer, appartiennent à des livres dont tous les textes sont critiquement suspects; si, en ce qui concerne l'Eglise, le fait même qu'ils sont mis dans la bouche de Jésus ressuscité, qu'ils expriment la volonté du Christ glorieux, que le cadre, le lieu, le temps, les détails, les paroles mêmes varient avec chaque évangile, est une preuve que « l'institution de l'Eglise par le Christ ressuscité n'est pas un fait tangible pour l'historien » ; (1) si, en ce qui concerne les Sacre-

(1) Loisy, *Autour d'un petit livre*, p. 171.

ments, les perplexités avouées des docteurs scolastiques eux-mêmes et enfin l'examen objectif de chacun des textes allégués suffisent à convaincre tout esprit capable d'attention que la théorie traditionnelle de Jésus ayant « au cours de son existence terrestre, par sept fois différentes, attiré l'attention de ses disciples sur sept objets ou sept rites qui devaient être, dans l'avenir, les sept sacrements de l'Eglise (1) » est manifestement « une opinion absurde et insoutenable » ; si enfin au moment même où la critique prive le théologien de tous les textes sans lesquels son enseignement est en l'air, l'*histoire des dogmes* à son tour permet de constater que, ni dans l'organisation primitive de l'Eglise, ni dans les développements de la papauté, ni dans la pratique sacramentaire, les choses ne se sont passées conformément aux enseignements des Conciles et de la tradition ?

L'autorité de ces démentis répétés, concordants, pressants, infligés par la science historique et exégétique à ce que le Dogme implique nécessairement d'histoire et d'exégèse, n'a pas pu échapper à Rome. Il ne faut pas douter qu'il y ait, jusque dans l'entourage du Pape le moins intellectuel, des hommes assez liseurs de livres pour voir eux aussi « l'abîme qui se creuse entre la vérité de l'histoire, chaque jour mieux connue, et la donnée théologique maté-

(1) Loisy. *Autour d'un petit livre*, p. 224.

riellement entendue », (1) et assez honnêtes pour ne pas se cacher au moins à eux-mêmes ce qu'ils ont vu. Et il y a lieu de se demander si les moins curieux d'entre eux et les plus étrangers à leur temps, si Pie X même ignore toujours que « les opinions sur l'origine des sacrements dont étaient imbus les Pères du Concile de Trente sont bien différentes de celles qui sont fortement accréditées aujourd'hui parmi les historiens du christianisme ». (2) Mais peut-être savent-ils aussi, et mieux que certains modernistes, la portée des corrections que la critique leur propose; et qu'il y va, sous ces débats d'apparence bénigne entre philologues, non seulement d'une entorse inquiétante aux décisions prises à Trente et au Vatican, mais qu'il y va surtout, rien qu'au sujet des Synoptiques, avec la doctrine de l'Eglise et des Sacrements, de la plus grosse partie du culte traditionnel et de l'existence même d'une autorité qui se refusera toujours à laisser transformer une « hiérarchie de domination » (3) en une simple « hiérarchie de dévouement ».

« Le progrès de la science pose en des termes nouveaux le problème de Dieu. Le progrès de l'histoire pose en des termes nouveaux le problème du Christ et le problème de l'Eglise » (4). Ceux-là seuls peu-

(1) Loisy. *Autour d'un petit livre*, p. 258.
(2) Décret *Lamentabili*, prop. XXXIX.
(3) Loisy. *Autour d'un petit livre*, p. 178.
(4) Loisy *Id.* XXIV.

vent en douter qui se sont condamnés à vivre en dehors de la pensée qui se pense autour d'eux. Le malheur est que le Dogme est ainsi constitué qu'il n'est plus possible à l'Eglise d'aujourd'hui de laisser remettre en discussion la solution, bonne ou mauvaise, que l'Eglise d'autrefois a arrêtée de ces trois graves problèmes, sans donner à ce qui lui reste de fidèles l'impression qu'elle s'est trompée et qu'elle a trompé les hommes; — et qu'ainsi le conflit entre le *dogme* et l'*histoire*, c'est-à-dire entre catholiques romains et catholiques modernistes, est aussi inévitable qu'il sera douloureux et périlleux.

CHAPITRE V

L'Encyclique et l'Avenir du Catholicisme.

A une époque où le modernisme n'était pas encore né au monde damnable des hérésies, mais où quelques catholiques recommençaient à lire en dehors des livres que l'Eglise leur met en mains et à réfléchir sur leurs lectures, un prêtre de Saint-Sulpice, intelligent et d'âme parfaitement candide, crut remarquer un peu tardivement des singularités inquiétantes dans les enseignements théologiques qu'il avait reçus de ses maîtres et que l'Eglise le chargeait à son tour de distribuer aux jeunes clercs. Ne sachant à qui s'en ouvrir parmi les siens, il s'en ouvrit un jour à Ernest Renan. Celui-ci fut touché du « ton d'extrême bonne foi » de cette confidence honorable pour tous deux. Il lui répondit : « Vous êtes trop bon théologien pour ne pas voir que tant de points sur lesquels le catholicisme s'est engagé, et qui se trouvent en contradiction avec le développement de la science moderne, sont de foi, si bien qu'un catholique conséquent ne peut céder sur aucun de ces points... Mais l'Eglise catholique est une si grande chose, sa situation présente est si

extraordinaire, si tragique, que notre siècle verra peut-être une de ces crises où la logique des scolastiques est en défaut... Deux choses sont certaines : le catholicisme ne peut périr ; le catholicisme ne peut rester tel qu'il est. Il est vrai que nous ne concevons pas non plus comment il pourrait changer. Ces heures où toutes les issues semblent barrées sont les grandes heures de la Providence (1). »

Jamais les issues n'auront été plus jalousement et plus délibérément barrées que depuis le décret *Lamentabili*, l'Encyclique *Pascendi dominici*, et les violentes attitudes disciplinaires prises dès le début par Rome, et que viennent d'accentuer encore les directions secrètes envoyées aux évêques et le *motu proprio* paru dans l'*Osservatore* du 20 novembre. La situation pour les catholiques qui ont des besoins intellectuels et qui ne se contentent pas de *vivre* leur catholicisme, mais qui veulent le *penser*, déjà difficile en dépit des efforts de Léon XIII conscient d'un tout autre danger que celui qui a ému Pie X, s'est aggravée subitement au delà de ce que les plus pessimistes prévoyaient. Et la situation du catholicisme lui-même n'est pas devenue moins embarrassante que celle des catholiques. Il n'est peut-être pas exagéré pour les esprits clairvoyants d'écrire que l'Eglise « est au tournant le plus dangereux de son histoire, qu'aucun des assauts passés n'est comparable à

(1) Ap. Houtin, *La Crise du Clergé*, p. 73.

ceux qu'elle subit et subira prochainement ». (1) Les historiens du pontificat de Pie X feront, quand le moment sera venu, le compte détaillé des résultats de toutes sortes que le geste solennel du nouveau Pape aura eus. Dès maintenant il en est quelques-uns dont on peut parler, parce qu'ils sont déjà acquis.

D'abord en tant qu'elle est une des plus audacieuses tentatives, dans l'histoire des religions où il y en a eu beaucoup,de violenter l'esprit humain, et de ramener le monde à quatre cents en arrière ; qu'elle nie toute l'œuvre intellectuelle accomplie depuis la Renaissance ; qu'elle biffe de l'histoire de la philosophie les noms de Descartes, de Spinoza, de Leibnitz, de Kant, de Comte et de Spencer, c'est-à-dire toute la philosophie issue de la science et appuyée sur ses données; qu'elle repousse et veut ignorer en bloc le travail de critique historique et exégétique de quatre ou cinq générations d'exégètes et d'historiens servis par les meilleures méthodes et l'outillage le plus perfectionné ; qu'elle prétend réduire les conclusions de tant d'enquêtes et de contre-enquêtes d'une objectivité que les critiques catholiques n'ont pas contestée, à l'état de simples opinions, et d'opinions fautives, absurdes, contradictoires dont les *a priori* d'une fausse philosophie seraient la véritable source, la parole de Pie

(1) Leclère *apud* Rifaux. *Les conditions du retour au catholicisme,* p. 261.

X a moins jugé la science et la pensée moderne qu'elle n'a jugé la papauté et la théologie scolastique. Après quelques semaines écoulées, le Pontife a l'amer déplaisir de constater que ses colères et ses menaces et ses excommunications, lancées vraiment à pleines mains, puisqu'elles sont lancées contre tous les « contradicteurs » du Syllabus et de l'Encyclique, n'arrêtent rien ni personne, même chez les catholiques — les catholiques qui travaillent —, et que la grande enquête sur les religions du passé et les religions de l'avenir n'est pas menée moins activement dans les milieux scientifiques où elle a été commencée.

Si même on pouvait donner de cette parole une interprétation moins tranchante et moins courte, s'il était encore permis de n'y voir qu'une sortie impétueuse et mal conduite pour dégager l'Eglise serrée de trop près, reprendre un peu d'air et de champ et faciliter la retraite de la dogmatique officielle vers des positions moins compromises, qu'un effort disproportionné et gauche du Père de la grande famille chrétienne pour retarder la libre discussion de problèmes troublants et auxquels trop d'âmes ingénues ne sont pas préparées, elle ne laisserait pas d'apparaître inutilement agressive, bien équivoque, bien impuissante à obtenir le résultat visé, surtout bien tardive. Il n'est plus temps pour les précautions et les habiletés de ce genre : « Vraiment, selon un mot pittoresque, n'est-il pas vain de cade-

nasser la porte des écuries si longtemps après que le cheval s'est échappé ? (1) »

Mais l'Encyclique n'aura pourtant pas été sans effet. Elle est venue modifier profondément toute une évolution dans l'Eglise. Pendant le dernier siècle et dans chacun des grands pays où, à côté d'une *gesticulation* catholique, il y a eu des tentatives de *pensée* catholique, une grande œuvre de réformation s'élaborait lentement, douloureusement. Dans le silence lourd de l'*Ecclesia docens* déroutée par trop de révolutions, impuissante à parler les langages nouveaux dont la rumeur lui arrive confuse et menaçante, l'*Ecclesia discens* s'était remise au travail bravement et simplement comme elle avait fait dès les premiers jours du christianisme, comme elle fera jusqu'à la fin. Les insuccès et les désaveux ne lui avaient pas manqué : condamnation, en France, du groupe Lamennais-Montalembert, de l'école de Bautain, du libéralisme de Lacordaire ; condamnation, en Allemagne, du grand mouvement philosophique Hermès-Gunther-Froshammer ; condamnation, en Italie, de Gioberti. Mais la vie qui veut vivre ne se lasse pas. Sous Léon XIII de nouvelles tentatives avaient été mieux accueillies. Le Vatican semblait par moment s'entrouvrir aux réformateurs. Le catholicisme se détachait des pensées éteintes et des royautés mortes pour se

(1) Tyrrel. *La Grande Revue*, 10 oct. 1907, p. 672.

rallier aux nouvelles sciences et aux nouveaux pouvoirs. Entre le christianisme et le siècle un Concordat, plus important et plus délicat que celui de Pie VII et de Bonaparte, se négociait, ici et là, sans bruit, article par article, par des négociateurs de toute tribu et de toute langue, sans délégation de personne, mais dont les uns cherchaient à épargner à la conscience morale et religieuse de leurs contemporains de pénibles bouleversements et dont les autres obéissaient à leur amour pour la vieille Eglise désertée des peuples, et à leur confiance que « d'elle, malgré les apparences, sortira la forme religieuse où la conscience humaine trouvera le repos ». (1)

Des résultats considérables avaient été atteints ; et si de grosses difficultés pointaient à l'horizon, les catholiques trouvaient dans les thèses de la philosophie idéaliste, dans l'esprit relativiste de la science contemporaine, dans les aspirations profondes des démocraties vers la justice et le respect de l'homme, des secours inattendus et précieux. Quelques-uns se plaisaient, sans trop de témérité, à discuter « les conditions du retour au catholicisme ». (2) Les savants témoignaient de toutes les complaisances qui ne répugnent pas à la dignité et à la mission de la science. Mais il fallait que de son côté l'Eglise y mît de l'intelligence et du bon vouloir ;

(1) Renan, *apud* Houtin. *La crise du clergé*, p. 73.

(2) Rifaux. *Enquête philosophique et religieuse*.

qu'elle fît un appel puissant à ses énergies créatrices des premiers siècles pour s'arracher aux vieilles enveloppes doctrinales qui la paralysent ; que sans rien rétracter, sans « avouer qu'elle change », elle laissât tomber ce que l'esprit ne peut plus porter ; qu'elle évitât des airs de bravoure qui ne trompent personne ; qu'elle ne prît pas à tâche de se solidariser par des actes publics, conscients, intentionnels, avec des doctrines dont la fausseté ou la puérilité ont été démontrées ; qu'elle renonçât à des méthodes, à des prétentions, à des privilèges, que des hommes sérieux ne peuvent ni réclamer pour eux ni accorder aux autres ; qu'elle se remît enfin de cette évolution, plus complexe que celles qui l'ont précédée, au temps et aux hommes et à la Providence.

Or l'*Ecclesia docens*, la hiérarchie qui est toute l'Eglise selon Pie X, vient bien de sortir, deux et trois fois de suite, de son long silence. Elle s'est prononcée avec une abondance de langage et un éclat qui a dépassé toutes les attentes, et qui est peut-être sans exemple dans l'histoire des Encycliques. Mais c'est contre l'entreprise des réformistes qu'elle s'est prononcée, contre tout ce qui a été fait, contre tout ce qui restait à faire, contre tout ce qu'on croyait qu'il fallait faire et qu'il était possible de faire. Elle a désavoué du plus authentique et du plus retentissant de tous les désaveux, les meilleurs, les plus généreux, les plus cultivés, les plus aimants de ses fils, prêtres et laïcs, religieux et séculiers. Elle les a

condamnés, notés d'infamie, enveloppés de soupçons et d'injures ; à ceux qui croyaient qu' « il est des silences qui sont des mensonges » (1) et qui voulaient expliquer leur pensée ou défendre leurs personnes, elle a répondu d'un grand geste impatient et méchant en les chassant, comme des indignes, de sa communion. Elle a eu pour tous ceux, quels qu'ils soient, qui ont tenté de « pourvoir au besoin des intelligences (2) », des duretés voulues, des ironies et des colères amères, de véritables explosions de dépit et de mépris. Elle a donné au monde pensant un spectacle vraiment étonnant. Elle s'est glorifiée de rappeler ses enseignements les plus irritants et les plus inacceptables pour des esprits tels que la science et la philosophie modernes les ont faits, de se lier plus étroitement que jamais avec des systèmes qui sont des ruines misérables, avec des méthodes dont le temps et l'expérience ont fait justice, de revendiquer pour la domination des âmes des procédés de coercition matérielle et morale auxquels les plus arriérés et les plus autocrates des gouvernements n'osent plus recourir. Elle n'a voulu ni voir elle-même ni laisser voir aux autres. Elle s'est raidie, bardée d'infaillibilité et d'immutabilité comme elle n'avait jamais fait. Dédaigneuse des prudences humaines, elle a elle-même précisé

(1) Leclère *apud* Rifaux, *op. cit.*, p. 258.
(2) Loisy. *Autour d'un petit livre*, XXI.

les points sur lesquels elle défiait comme à plaisir les assauts présents et futurs de l'histoire, de la critique exégétique et de la philosophie ; et elle les a choisis, ces points, assez nombreux et tels que la gageure prise fût insoutenable, et que sa défaite pût d'avance être proclamée aussi certaine qu'elle sera éclatante.

Si d'ailleurs la condamnation de Pie X était personnelle à Pie X, les modernistes auraient le droit de se dire que Pie X n'est pas immortel, et que la cause qu'ils défendent vaut bien les sacrifices qu'ils s'imposent pour attendre un pape plus accueillant. Mais c'est ce qui n'est pas. La personne de Pie X peut expliquer les *modalités* si l'on veut de la condamnation. La condamnation elle-même est d'autre ordre ; elle ne prend tout son sens que si on la rapproche des condamnations antérieures, de celles de Grégoire XVI et de Pie IX, de celles-là aussi que la logique des idées et des responsabilités a fini par imposer, bien malgré lui, à Léon XIII ; elle les dépasse, mais aussi elle les continue et les achève, elle est leur nécessaire aboutissant. Il semble bien que ces deux propositions ne soient guère plus contestables l'une que l'autre : d'abord que la Papauté se refuse décidément et solennellement après examen, et par un refus qui l'engage à fond, à la réforme du Dogme et de l'Eglise que tant d'hommes éminents lui ont instamment proposée, sous des formes différentes, depuis cent ans. Tertullien avait déjà dit, dans une

phrase qui impressionnait le génie de Pascal : *Ecclesia nunquam reformabitur.* Et ensuite, que la Papauté paraît avoir qualité, et elle seule, pour parler au nom de l'Eglise catholique telle qu'elle est; et que, depuis le triomphe des idées ultramontaines et les définitions du Concile du Vatican, des catholiques sont assez embarrassés pour combattre ses décisions même les plus extravagantes, et ne peuvent guère être catholiques romains contre la papauté ni non plus en dehors de la papauté.

L'Encyclique n'a peut-être servi qu'à dissiper des mirages ; mais elle a servi à cela, et les mirages ne se reformeront pas dans l'horizon ouvert à notre génération. *Elle a clos le chapitre du catholicisme libéral*, du catholicisme réformiste dans les limites du Dogme strictement défini, ou même un peu sollicité et minimisé,et avec l'agrément extorqué, pourtant finalement consenti de l'Eglise. Cette réforme là était *trop* ou *trop peu.* Ceux qui consentent à soumettre leur pensée scientifique à leur croyance religieuse devront rétrograder : ils s'étaient avancés plus loin qu'il ne leur est permis. Ceux, au contraire, qui n'ont jamais accepté le catholicisme que parce que le catholicisme s'était fait fort de respecter la pleine indépendance de leur vie intellectuelle, devront, pour rester ce qu'ils ont toujours voulu être, prendre avec les hommes et les formules de l'Eglise, des libertés qui leur avaient jusqu'ici répugné : ils s'étaient trop tôt arrêtés, le chemin qu'ils ont à

monter est plus long, plus encombré et plus meurtrissant.

Dans l'entourage de Pie X on a eu d'autres visées. On a d'abord pensé mettre les croyances chrétiennes à l'abri des curiosités indiscrètes de la science et des savants. Il y a quarante ans, la question de l'Infaillibilité du Pape avait divisé profondément l'épiscopat catholique. Des résistances s'étaient organisées, qui se continuèrent jusqu'au sein du concile. Mais les doctrines ont leur logique ; l'ultramontanisme porte ses fruits. Il nous est donné d'assister à un étrange spectacle. Parmi les douze ou treize cents évêques « préposés par l'Esprit Saint au gouvernement de l'Eglise de Dieu », il en est beaucoup d'une intelligence au-dessus de la moyenne ; on en trouverait peut-être jusqu'à trente ou quarante qui sont des hommes véritablement instruits et initiés à la pensée moderne. Tous ceux-là sont navrés et attérés, ils se font de lamentables confidences, qui ne restent pas toujours dans le cercle des confidents. Mais aucun d'eux n'a osé *délivrer son âme* et parler tout haut. Et c'est ce qui donne la mesure morale d'une Eglise, de ses chefs, de l'esprit qui l'anime. Le Pape peut se tenir pour assuré de la docilité de ses évêques à lui, et aussi bien de la docilité des évêques de Léon XIII. Si extraordinaires que soient les enseignements qu'on leur expédie des Congrégations romaines, ils les accepteront sans les discuter, sans les penser ; ils

s'en feront les « échos fidèles, sans détours, sans périphrases, sans ménagements, sans timidité ». (1)

Voilà qui est bien. Mais on doit se douter à Rome que ce ne sont pas malheureusement les archevêques et les évêques, ni même les professeurs des établissements catholiques, qui président aux destinées de la science. Les modernistes les plus en vue ne prétendaient à rien de plus qu'à mettre le public catholique au courant des progrès d'une science et d'une critique qui n'ont pas demandé à l'Eglise la permission d'exister; et le mouvement qu'ils avaient créé était « encore si faible et si incertain que nous n'avons pas lieu, remarquait l'un d'eux, d'en être fiers ». (2) Le silence qu'on leur imposera n'empêchera pas l'immense usine de travailler avec des milliers d'ouvriers qui ne s'inquiètent pas beaucoup plus de l'Eglise que s'il n'y avait pas d'Eglise. Le lyrisme des proses épiscopales et des *Semaines religieuses* influera peu sur l'activité des philologues ; il ne changera rien aux textes parfois gênants dont les historiens se sont saisis ; el les hymnes chantées par les clercs des séminaires en l'honneur du Docteur angélique, *Divus Thomas*, n'arrêteront pas les analyses dissolvantes de la critique philosophique.

Tous les problèmes qui se posaient à la pensée catholique continueront de se poser. Ils vont même

(1) Mgr Germain, *Discours à l'Institut catholique de Toulouse*, 12 nov. 1907.

(2) Loisy, *Autour d'un petit livre*, p. 108.

se compliquer de nouveaux problèmes qui ne se posaient pas avant l'Encyclique et le Syllabus. Et ils vont aussi, du fait de cette intervention solennelle et retentissante de Pie X, se poser par devant un public plus vaste, plus averti, surtout plus méfiant. On ne les aura pas soustraits à l'attention émue des catholiques et des prêtres qui ne peuvent plus se cacher à eux-mêmes, s'ils le cachent encore aux autres, que toute leur vie morale et religieuse est l'enjeu du débat. Mais on aura fini, par la publicité des journaux anti-cléricaux à grand tirage plus encore que par les prédications contre les modernistes dans les églises à la mode, par les imposer à la curiosité du public le plus réfractaire aux disputes théologiques. Et on aura réussi à les laisser se poser en termes aussi périlleux que possible, à un moment mal choisi pour l'Eglise, sur un terrain où le débat ne saurait plus désormais être ni évité ni retardé, et où tous les esprits habitués au maniement des méthodes scientifiques pourront juger par eux-mêmes entre les affirmations hautaines des théologiens et les données positives de l'exégèse et de l'histoire.

Le premier résultat qu'on visait est manqué. Pie X en poursuivait, paraît-il, un second qui ne lui tenait pas moins à cœur. Il croyait se débarrasser des *modernistes* qui l'agacent autant que le modernisme. Il voulait, puisqu'il ne pouvait prétendre les convertir par les seuls arguments

pénitentiaires de sa Lettre, les obliger à faire un éclat, à se révolter, à rompre avec l'Eglise, à s'en aller d'une maison où leur présence est un danger. On ne voit pas bien, il est vrai, quel précieux avantage cette grande société qu'est l'Eglise aurait retiré, sinon une mince satisfaction d'amour-propre, à se priver elle-même de ses membres les plus vivants, les plus intelligents, les plus écoutés. On voit clairement, au contraire, que s'il s'était trouvé, comme cela a eu lieu, cela ou quelque chose d'analogue dans l'Eglise anglicane (1), deux ou trois mille prêtres, l'élite des diocèses et de l'enseignement catholique, et avec eux un ensemble imposant de laïcs appartenant à l'Institut, à l'Université, à toutes les carrières libérales, pour informer, par une déclaration publique, que l'Eglise, désespérant de sortir à son honneur d'une grande lutte scientifique, avait machiné un coup de force contre l'intelligence, qu'elle s'était fait prendre en flagrant délit de mensonge et de faux ; qu'eux-mêmes, ayant à choisir entre les exigences d'une théologie despotique et les réclamations de leur conscience, n'avaient pu reculer plus longtemps le plus douloureux des sacrifices, et qu'ils quittaient, comme Abraham, la maison de leur père pour s'en aller où le Dieu de vérité les emmenait, le catholicisme romain aurait reçu l'un

(1) Houtin. *La question biblique au XXe siècle*, pp. 227 et *seq*.

des plus rudes coups qui puissent le frapper et ne se serait pas tiré, sans avaries, d'une aventure désagréable et déconsidérante.

Mais Rome n'obtiendra pas même cette dangereuse satisfaction. Il n'y aura, chez les modernistes, ni révolte tapageuse, ni exode en masse ; et les départs isolés seront rares. Ils feront moins encore acte de soumission. Ils laisseront la hiérarchie dire et s'agiter ; et, l'âme en paix, ils resteront ce qu'ils sont, et où ils sont. Leur position, en face de l'Eglise officielle, n'est pas aussi mauvaise que celle-ci voudrait leur faire croire. C'est l'Eglise elle-même qui, en leur enseignant qu' « il ne peut jamais y avoir entre la foi et la raison un désaccord, une opposition véritable », (1) les a explicitement autorisés à n'avoir pas peur de la raison, à faire bon accueil à toutes les sciences qui sont des sciences, à accepter leurs méthodes légitimes et à s'incliner devant leurs conclusions objectives. C'est elle aussi qui leur conseille, implicitement au moins, de ne pas se laisser déconcerter par les « tentatives officielles pour supprimer ou émasculer la science et la culture », (2) de ne pas céder aux menaces des théologiens quand ils sont dans le vrai et que les théologiens sont dans le faux, de ne pas se troubler des anathèmes que

(1) Concile du Vatican, Constitution *de Fide*, ch. IV.

(2) De Hügel. *La Commission pontificale et le Pentateuque*, p. 66.

l'autorité lance contre eux parce qu'elle est mal informée ; qui leur demande enfin de parler « librement et sans crainte, dans l'intérêt même de l'Eglise (1) », de réclamer, d'exercer « le droit de parler, le droit d'écrire aujourd'hui monopolisés par une confédération d'ecclésiastiques réactionnaires ».

Et, parce que tout en traitant abondamment et bruyamment d'un modernisme inventé par eux, les théologiens de l'Encyclique ont pourtant négligé de s'occuper du *modernisme* qui existe, les modernistes peuvent tout à leur aise, aussi bien après le *Motu proprio* de novembre qu'avant, et sans se mettre en contradiction avec eux-mêmes ni avec l'idée du Pape et de la Papauté dans la croyance catholique, reprendre l'élaboration de leurs doctrines et surtout les expérimenter au-dedans d'eux-mêmes et autour d'eux, en les vivant et en faisant vivre les autres. Ils peuvent également, même s'ils estiment que la critique a ramené l'évangile personnel de Jésus à ces quelques idées très simples, les seules encore agissantes d'ailleurs sur les âmes : confiance en Dieu le Père qui est au ciel, fraternité de la famille humaine, croyance à l'avènement du royaume de Dieu, le royaume de justice et d'amour, pureté de l'âme comme unique condition du salut, adhésion à Jésus Messie et Sauveur par qui la bonne nouvelle a été révélée

(1) Tyrrel, *La Grande Revue*, 10 oct. p. 670.

aux hommes, ils peuvent, dis-je, continuer de voir, avec Newman et Loisy, dans tout le catholicisme théologique postérieur, le support naturel et nécessaire des espérances apportées par Jésus, « la forme corporelle et intellectuelle changeante qui enveloppe et exprime la vérité et la doctrine chrétienne fondamentale », (1) — ce sans quoi l'ineffable prédication se serait perdue en route et ne serait pas venue jusqu'à nous.

Une apologétique de ce genre ne sera peut-être convaincante que pour des esprits déjà convaincus. N'en est-il pas de même de toute apologétique ? Si l'Eglise, d'ailleurs, persiste à trouver celle-ci insuffisante, ils lui répondront que c'est peut-être vrai, qu'ils ne s'en servent eux-mêmes que faute d'une meilleure, et qu'ils s'empresseront d'en changer dès que les théologiens leur en auront indiqué une plus parfaite, qui concilie l'essentiel de ce qu'il y a à concilier et qui offre une prise sur les âmes de nos contemporains. Et sous le couvert de ces observations respectueuses et fondées, qui donc les empêcherait de jouir, en restant dans le catholicisme, et avec autant de droit que Pie X lui-même, du « trésor de consolations et de vertus qu'ont amassé pour nous cent générations d'hommes au cœur profond (2) ». ?

(1) G. Monod, *apud* Loisy, *Autour d'un petit livre*, p. 288.
(2) P. Desjardins. *Catholicisme et Critique*, p. 119.

Il faudra évidemment aborder un jour, de front, nous ou ceux qui nous suivront, la question qui est au fond de cette grande dispute d'hommes et d'idées. Il y a quelques années, M. Gebhart avait occasion de redire à l'Académie française le vieux récit de Plutarque, témoin troublé des derniers jours du dieu dont il était le prêtre à Chéronée : « Un soir, dans les parages de Corcyre, un vaisseau était arrêté par la chute soudaine du vent. Tout à coup, les passagers entendirent une voix qui venait de la terre lointaine et appelait Thamos, le pilote égyptien. Elle appela trois fois, toujours plus impérieuse. Thamos répondit enfin : « Me voici ! » Et la bouche de mystère dit : « Lorsque tu seras à la hauteur de Palodis, annonce que le grand Pan est mort ». A l'endroit désigné, le vent tomba de nouveau, et Thamos, debout à la poupe, tourné vers la côte, cria : « Le grand Pan est mort ! » Et aussitôt, sur la mer ténébreuse, de vague en vague, courut comme une lamentation, un immense sanglot. L'empereur averti, manda Thamos, l'interrogea et soumit le miracle à ses philosophes. Ceux-ci déclarèrent avec un calme parfait, que le grand Pan était un génie, fils de Mercure et de Pénélope ! Ces doctes personnages n'avaient point compris que, cette nuit-là, sur les mers de l'Hellade, la conscience humaine, lasse des dogmes impurs, entendit passer, comme en un songe, les funérailles du paga-

nisme (1) ». Hélas ! il semble qu'en ce moment des millions de voix aussi montent de tous les horizons humains, beaucoup rieuses et légères, beaucoup graves et douloureuses, sanglotantes comme des soupirs d'orphelins, et qui appellent leurs frères, dans la nuit froide et lourde, à regarder passer *les funérailles du christianisme.* Elles se crient les unes aux autres que « l'ineffable espoir chrétien s'est évanoui » (2), que la plus consolante, la plus merveilleuse des religions est là qui se meurt sous nos yeux, après les autres, comme les autres ; que son Dieu, le plus beau, le plus aimé, le plus pur de tous les dieux, s'en va lentement mais sûrement « rejoindre dans la poussière des temps les autres divinités de l'Inde, de l'Egypte, de la Grèce et de Rome » ; — que Jésus, selon le mot du philosophe Secrétan, rappelé par M. Hyacinthe Loyson (3), restera pour l'humanité Fils de Dieu, *le Fils de Dieu* si l'on veut, mais qu'il ne sera plus *Dieu le Fils.* Et les plus mystiques et les plus robustes d'entre les croyants ne peuvent pas ne pas entendre ces voix troublantes, et ils en sont troublés ; les lèvres à plusieurs murmurent tout bas la prière des disciples d'Emmaüs un soir d'effroi : « Maître, il fait noir, oh ! ne t'en va pas, reste avec nous ! »

(1) Discours de réception à l'Académie française.

(2) Loti. *L'Inde (sans les Anglais)*, XXIV.

(3) Discours au Congrès des religions de Genève.

« Jouons-nous à la comédie ? écrivait à Sainte-Beuve une de ses plus spirituelles amies (1). *Le christianisme est-ce une vérité ou non* ? Y a-t-il *un fils, un père* ? » Les simples vont tout droit à cette interrogation, et à elle aussi finissent par revenir les esprits les plus subtils. Quelles sont nos relations avec Dieu ? Comment est-il en nous et comment sommes-nous en lui ? Et quelles ont été les relations de *l'homme Jésus* avec Dieu, de *même ordre* ou *d'autre ordre* que les nôtres ? Les explications, les *images* empruntées au platonisme — celle du Verbe, du *Logos* — ne nous satisfont pas plus aujourd'hui que les explications, les images empruntées d'abord au prophétisme juif — celle de *Messie* — ne satisfaisaient le monde grec. La situation se complique pour nous de ce fait très récent que, même dans les milieux catholiques, on se rallie de plus en plus aux conclusions de la critique qui ne voit plus dans nos textes évangéliques la parole immédiate et authentique de Jésus, et qui « ne peut concilier le sens naturel de ces textes avec ce que les théologiens nous enseignent de la conscience et de la science infaillible de Jésus-Christ (2) » ; et de cet autre fait non moins grave, que le concept d'*Homme-Dieu*, d'une personne qui est à la fois un homme phénoménal comme chacun de nous, engagé dans le déterminisme d'une Nature,

(1) Hortense Allart. *Revue de Paris*, 15 sept. 1907, p. 323.
(2) Décret *Lamentabili*, XXXII.

et en même temps le Dieu innommable et inconnaissable des Métaphysiques, ne trouve même plus où se prendre dans des intelligences habituées à la réflexion philosophique.

Jésus reste la source mystérieuse de l'immense fleuve chrétien qui a fécondé tant de terres et abreuvé tant d'âmes. Il a été le *Révélateur* et le *Sauveur* pour des milliards de créatures ; il l'est encore pour beaucoup. Qu'a-t-il été pour lui-même ? On serait tenté de croire qu'il a emporté avec lui le secret de sa conscience, et que ce secret ne nous sera jamais pleinement et sûrement dévoilé. Qui sait ? Les sciences et les philosophies sont des outils précieux qui ont déjà ouvert bien des serrures longtemps fermées. Partout où l'homme travaille et patiente, la vérité est en marche ; et elle finit par tourner tous les obstacles, par vaincre toutes les résistances, *Fortior omnibus veritas.* Ce que les croyants peuvent dire en face de ceux qui ne croient plus, qui ont découronné Jésus de la couronne de la Divinité, c'est que, si leur croyance soulève beaucoup plus de difficultés que jadis et ne peut plus compter sur les appuis d'autrefois, ils ont le droit de penser toujours qu'elle n'est pas indéfendable, que ni la philosophie ni la science n'ont encore achevé le cercle d'investissement, qu'il ne leur est donc pas interdit d'espérer, de chercher — et peut-être de trouver.

En attendant que le temps ait fait là-dessus son œuvre d'illumination et d'apaisement, une grande

tâche incombe à cette génération. Elle réunirait les hommes qui nourrissent les espérances les plus contraires ; et ils n'auraient point à se faire les uns aux autres de sacrifices qui les blessent ou leur répugnent. Il s'agit de sauver, dans cette invasion montante des scepticismes et des matérialismes, le patrimoine moral et religieux des ancêtres. Si des fous ou des misérables s'apprêtaient sous nos yeux, comme cela est arrivé à la dernière heure de la Commune, à détruire le Louvre et les richesses d'art que les siècles y ont accumulées, les honnêtes gens de tous partis monteraient de la rue pour arrêter le geste destructeur de toute une civilisation de beauté. On se prépare sous nos yeux, on a déjà commencé de ruiner l'œuvre admirable et unique à laquelle tant de héros inconnus, de saints, de génies moraux, de braves gens humbles et forts, ont silencieusement travaillé sous le regard de Dieu, qui a été, qui reste encore « la grande paire d'ailes » seule capable de soulever l'humanité au-dessus de ses égoïsmes, de ses fanges et de ses crimes, — *notre conscience morale et religieuse.* Car les deux choses sont une même chose. L'histoire a fait cela. Le devoir et l'idée de Dieu continueront de se tenir, et ils partageront le même sort. Et « c'est le christianisme qui a scellé à de telles profondeurs dans l'âme humaine l'union de la morale et de la religion, que cette union a survécu » (1) à tout.

(1) Thamin, *Saint Ambroise et la morale chrétienne au IVe siècle*, p. 478.

Le seul Dieu que le philosophe puisse reconnaître, s'il reconnaît un Dieu personnel, est celui que le christianisme laisse entrevoir sous une imagerie un peu simpliste et familière, — *le bon Dieu.* Et c'est aussi celui en qui l'enfant croit, « réalité mystérieuse dont l'invisible sourire ou les secrètes menaces sont pour lui le plus précieux objet d'espérance ou le plus grand objet de crainte ; Dieu qu'il ne voit pas, mais Dieu qui le voit ; Dieu qu'il connaît si peu, mais dont il est parfaitement connu ; Dieu à qui il ne pense que par instants, mais qui pense toujours à lui ; Dieu tout-puissant, sage, bon, toujours bon, complètement bon, meilleur qu'un père, meilleur qu'une mère, bon parfaitement, et juste et saint : et quel soin ne faut-il pas prendre pour ne pas déplaire à Dieu ! Quel malheur n'est-ce pas de l'offenser ! Comme il faut être bon soi-même, dire la vérité, être juste pour tous, faire du bien ! car tout cela c'est ce que Dieu aime, c'est ce que Dieu commande, c'est ce que Dieu fait lui-même à sa manière sublime et il faut ressembler à Dieu ». (1) De l'aveu des moralistes les plus fins, de ceux qui s'en réjouissent comme de ceux qui s'en attristent, « notre morale, du moins dans ses parties les plus hautes, n'est qu'un christianisme laïcisé ». (2) Le plus célèbre des historiens rationalistes de Jésus a dit de lui qu'il est

(1) Ollé-Laprune, *La certitude morale*, p. 38.
(2) Thamin, *op. cit.*, p. 479.

« l'individu qui a fait faire à son espèce le plus grand pas vers le divin », (1) qu'il apparaît la plus haute des « colonnes qui montrent à l'homme d'où il vient et où il doit tendre ». Si le christianisme disparaissait définitivement derrière la montagne, bien des choses s'en iraient avec lui que les esprits les plus libérés ne voudraient pas, pour tout au monde, voir s'en aller. Et devant le vide du ciel et le désarroi des âmes, les vieilles bases de nos sociétés craquant de partout et prêtes à crouler, et un sursaut formidable d'animalité reprenant les masses, les plus forts, s'ils ne se troublaient pas pour eux-mêmes, s'inquiéteraient pour les autres, pour les humbles qui sont à côté d'eux.

Oh ! je sais bien que tous les dieux tombés ont meurtri ou écrasé de leurs pauvres et lamentables débris, les meilleurs, les plus innocents et les plus aimants de leur derniers adorateurs. Je sais bien que cela n'est nouveau que pour nous qui sommes venus d'hier et qui nous en irons demain ; que l'humanité a déjà traversé de terribles épreuves, des épreuves toutes pareilles, et qu'elle n'en est pas morte, qu'elle a recommencé sur les ruines de ses religions et de ses morales à en élever d'autres qui sont tombées à leur tour et qu'il a fallu remplacer encore ; et que les hommes qui sont venus après n'ont pas même connu les désespoirs et les angoisses de ceux qui étaient venus avant eux. Mais ce sont

(1) Renan, *Vie de Jésus*, p. 474.

de longues et terribles révolutions. Heureux ceux auxquels elles ont été épargnées ! Il ne faut laisser les destins s'accomplir que quand toutes les bonnes volontés liguées ensemble sont impuissantes à les conjurer. Nous n'en sommes pas là : « Ceux qui croient le christianisme mort ou mourant se trompent (1) ». Quoi qu'il arrive des constructions de métaphysique alexandrine dont la personne de Jésus a été le point de départ, « l'œuvre de l'Evangile n'est pas achevée, si elle doit s'achever un jour, et sa fécondité n'est pas épuisée (2) ». Et les plus convaincus de la consistance et de l'excellence de la pensée moderne, et partant de la légitimité des démentis de toutes sortes infligés au côté théologique et ecclésiastique du catholicisme, peuvent continuer de croire que les forces spirituelles organisées dans l'histoire et dans les âmes à la voix bénie du prophète de Nazareth, collaborent toujours activement à ce que Mathew Arnold appelait « le Pouvoir autre que nous, qui travaille pour le Bien ».

C'est parce que les modernistes ont vu le vrai péril qui menace nos sociétés contemporaines, qu'ils ont essayé de le conjurer en rendant le catholicisme moins inintelligible et moins inacceptable, qu'ils n'ont pas craint de suivre le précepte de Jésus, de perdre leur âme pour sauver la religion et la morale

(1) Ch. Dunan, *apud* Rifaux *op. cit.*, p. 206.

(2) Thamin, *op. cit.*, p. 488.

de l'Evangile, que tant de hautes pensées se sont intéressées de partout à eux, que tant de cœurs généreux se sont émus des coups portés contre leur œuvre et contre leurs personnes. Et c'est aussi parce que les inspirateurs de l'Encyclique et du Syllabus n'ont pas voulu comprendre cela, qu'ils se sont plus préoccupés du passé de leurs institutions et de leurs doctrines que de l'avenir du catholicisme, que liant ensemble les paroles de vie éternelle et les traditions des histoires fausses et des philosophies mortes, ils ont osé dire au monde tourné vers eux : « *Tout* ou *Rien* » ; parce qu'ils ont oublié cet avertissement attristé d'un vrai chrétien : « Un corps qui, en dépit de n'importe quelle preuve et de toutes les preuves, refuse indistinctement de rien céder, a, par ses propres actes, déprécié la valeur de toutes les affirmations qu'il persiste à maintenir (1)», que les historiens d'un grand réveil catholique espéré et manqué au XXe siècle jugeront durement « les extravagances de l'Eglise officielle (2) », — et que les âmes religieuses de toutes les confessions chrétiennes répètent aujourd'hui à Pie X, qui ne les entend pas, la plainte douloureuse de St Colomban à Boniface IV : « La cause de Dieu est en péril (3) ».

FIN

(1) de Hügel, *La Commission pontificale et le Pentateuque*, p. 66.

(2) Tyrrel, *La Grande Revue*, art. cité, p. 668.

(3) Apud *Il programma dei modernisti*, p. 13.

TABLE DES MATIÈRES

Grande Imprimerie du Centre. — HERBIN, Montluçon.